

LE SEPTIESME LIVRE

DE LA DERNIERE PARTIE D'ASTRÉE

Et de fait Ligonias se hasta si bien que n'ayant cessé de marcher durant la plus grande partie de la nuit, il arriva le lendemain à Marcilly devant qu'Amasis fust levée. Il s'en alla d'abord au quartier de Sigismond, et l'ayant trouvé hors du lict, apres l'avoir salué, il luy presenta la lettre de Gondebaut. Au commencement Sigismond n'osa pas luy demander quel avoit esté le succez de sa commission, de crainte d'en apprendre quelque mauvaise nouvelle ; mais enfin l'ayant embrassé, et lisant sur son visage des traits qui panchoient plus du costé de la joye que de la douleur : Et bien ! Ligonias, luy dit-il, qu'a resolu le Roy des Bourguignons ? – De vous r'avoir, seigneur, luy respondit le chevalier, à quelque prix que ce soit. – Je le croy, adjousta le Prince, mais quelles armes a-t'il resolu d'y employer, celles de sa colere ou de sa bonté ? – Ligonias alors en sousriant : Seigneur, luy dit-il, il s'est servy de celles qui sont plus convenables à la qualité que la Nature luy a donnée, il vous r'appelle par mille assurances d'oublier l'offence qu'il croit avoir receue de vous, et promet de vivre avec Amasis comme vous l'ordonnerez, et comme je le resoudray, en vertu du pouvoir que j'en ay de luy. – Voylà, repliqua Sigismond, les plus agreables nouvelles que je pouvois apprendre, et vostre commission a eu le mesme succez que nous en attendions, cognoissant le merite de celuy qui la devoit executer. Mais, adjousta-t'il, ne vous a-t'il point parlé de Dorinde ? – Ç'a esté, respondit Ligonias, un des plus expres commandemens qu'il m'a faits ; car enfin il desire que vous la laissiez icy, et que vous luy rameniez Godomar. – En cela, dit Sigismond, il a parfaitement suivy ma pensée, car j'estois bien resolu de ne l'aller plus exposer à la mercy de sa passion, et je suis bien aise qu'il m'ait fait un commandement, auquel il me soit si facile d'obeyr. Disant cela, il ouvrit la lettre que le Roy luy escrivoit, et vid qu'elle estoit telle.

LETTRE DE GONDEBAUT A SIGISMOND

La pitié, qui fait tomber la foudre de la main des dieux, est celle qui me desarme de tous les traits que ma colere avoit assemblez four vous destruire ; vostre repentir Va fait naistre en moy, et vostre lettre qui me demande la paix pour Amasis, ne m'a pas si peu touché, que je ne me sois disposé à me'souvenir que j'estois vostre pere, et à oublier que j'estois son ennemy. Ma haine envers elle ri estoit pas si juste que mon ressentiment envers vous, et pourtant je me deporte esgallement de l'un et de l'autre, afin que m'en ayant plus d'obligation, vous commenciez à vous resoudre à une plus grande recognoissance. Celle qu'aujourd'huy je desire de vous, c'est vostre retour, par lequel vous ne vous remettrez pas plustost dans le devoir où la Nature vous oblige, que vous esprouverez que je ne veux, plus sortir des termes que me prescrit l'affection que j'ay pour mon sang. Faites donc que vostre presence me rende celle de Godomar, et vivez desormais en sorte, que je ne puisse plus douter que vous n'ayez oublié pour l'amour de moy la cause de nostre mauvaise intelligence. Adieu.

La lecture de cette lettre frappa Sigismond droit au cœur, et luy fit bien, cognoistre, qu.e de quelque fureur qu'un pere soit animé contre,ses enfans, il est difficile qu'il oublie le devoir que

la Nature exige de son affection. Il se repentit donc en quelque sorte de luy avoir desplu ; mais quand il vint à considerer le bien qui en estoit reussi, il creut assurément que ç'avoit esté, une providence des dieux, et se resjouit d'avoir, acheté, à ce prix-là, le repos de deux Princesses telles qu'estoient Amasis et Galathée.

Il estoit encore dans cette pensée, quand il ouvrit le billet de Clotilde, et ayant leu dedans, les prières qu'elle luy faisoit de haster son retour, et la joye qu'elle tesmoignoit pour la victoire qu'il avoit emportée, il en fut extrêmement satisfait, et resolut en luy-mesme, de luy donner le contentement qu'elle demandoit. Enfin, apres quelques discours qu'il tint à Ligonias sur le sujet de Clotilde : Mais, continua-t'il, sans nous amuser icy plus long-temps, je suis d'avis que nous allions treuver Rosileon. Mon frere est allé desja dans sa chambre, et nous leur ferons part de la bonne nouvelle que vous nous avez apportée. – Allons, seigneur, res-pondit Ligonias, où il vous plaira, pourveu que nous ne perdions pas le temps d'en adyvertir la Nymphé, car je ne voudrois, pour rien au monde, luy desrober un seul moment du plaisir qu'elle en recevra.

Avec semblables discours, Sigismond acheva de s'habiller, et ayant sceu qui estoient les chevaliers que Gondebaut luy avoit donnez pour l'accompagner, il les fit appeller, et leur fit toutes sortes de caresses. Apres cela ils sortirent, mais soudain qu'ils furent entrez dans la chambre de Rosileon, luy et Godomar coururent embrasser Ligonias, et s'estonnans de la diligence qu'il avoit faite, luy demanderent les mesmes choses dont Sigismond avoit esté pleinement informé : à quoy le Chevalier ayant satisfait : Et afin, dit Sigismond, que vous voyez les preuves que j'ay receues de la clemence du Roy, voilà, continua-t'il, montrant sa lettre à Rosileon, ee qu'il m'en escrit. Ce prince alors l'ayant leue: C'est vrayment à ce coup, dit-il, qu'Amasis a du sujet de se resjouir, et de croire que son repos sera desormais appuyé sur des fondemens que l'on ne sçauroit esbranler. – J'en ressens, dit Godomar, une si grande joye, que je veux compter ce jour pour l'un des plus heureux de ma vie. – Elle sera sans doute commune à tout le monde, dit Sigismond, mais je croy bien que Lindamor en aura la meilleure part.

Comme ils estoient dans ce discours, ils sceurent qu'on pouvoit voir la Nymphé. Godomar donc demeura avec Ligonias, et Sigismond et Rosileon luy allerent donner le bonjour, et luy annoncer l'heureux retour de ce chevalier ; dequoy Amasis fut si contente, que l'on, jugea bien que c'estoit de là qu'elle attendoit presque tout le repos de sa vie. Mais parce qu'il falloit recevoir. Ligonias, comme, un homme envoyé de la part du Roy des Bourguignons, et pour traiter une paix si solemnelle, soudain que Rosanire, Galathée, Madonte, Dorinde, Daphnide, Silvie, et les antres furent arrivées dans sa chambre, elle descendit clans la salle, et s'appresta pour donner audience à cet agreable ambassadeur. Godomar en fut incontinent adverty. Se disposant donc à luy mener Ligonias, il fit aller devant, les seize chevaliers de Gondebaut, qui après avoir fait la reverence à la Nymphé; s'ouvrirent en haye, et firent place à Godomar, qui ne quitta jamais la main du chevalier, qu'il ne l'eust conduit jusqu'aupres d'Amasis. La Nymphé s'avança deux ou trois pas pour le recevoir, et le chevalier ayant mis un genouil en terre, puis s'estant levé à la priere de la Nymphé : Madame, luy dit-il, Gondebaut, le Roy des Bourguignons consent à la paix que vous avez desirée, il veut qu'elle soit desormais si forte et si entiere, qu'elle ne puisse estre rompue, sans que celuy qui l'enfreindra soit coupable de la peine que peut meriter le crime d'une foy violée. Il ne commença cette guerre qu'à la sollicitation de Polemas, qui luy cachant la perfidie qu'il commettoit, implora ses armes sous pretexte de les occuper legitimement. Depuis ayant sceu le chastiment qui a suivy la faute de ce subject rebelle, il a resolu que la fin de sa vie seroit la fin de vos dissensions, et qu'au lieu d'entreprendre jamais de vous nuire, il vivra

avecque vous, non plus comme ennemy, mais comme voisin et amy confederé.

A ce mot Ligonias se teut, et Amasis luy respondit : J'accepte avecque joye la faveur que Gondebaut me fait, je tiendray tousjours à beaucoup de gloire de luy rendre ce que je dois à son merite et à sa qualité, et quand il me fera l'honneur de vivre bien avecque moy, je luy tesmoigneray que je cheris son amitié comme l'un des principaux soustiens de mon Estat. Disant cela, elle osta son gand, et ayant mis sa main sur celle de Ligonias : Voicy, continua-t'elle, le premier symbole de cette foy, que je jure en presence des dieux et des hommes de ne fausser jamais. Ligonias ayant juré la mesme chose : Cettui-cy, adjousta-t'elle, prenant un des tronçons du javelot rompu, (car elle l'avoit fait garder soigneusement,) et donnant l'autre au chevalier, sera la derniere marque de nostre reunion. Disant cela, elle attacha les deux tronçons l'un contre l'autre, et puis en continuant : Et afin, dit-elle, qu'il serve de presage pour marquer à l'advenir l'inviolable pureté de cette paix, il sera consumé par le plus pur de tous les elements. A ce mot, en presence de toute la compagnie, elle le jetta dans un feu qu'elle fit allumer expres.

Cette ceremonie ne fut pas plustost achevée, qu'Amasis la fit publier, et le peuple ravy d'une si bonne nouvelle, dressa des feux de joye par tous les carrefours, où chascun se mit à danser en signe de resjouyssance.

Adamas en fut incontinent adverty par un chevalier que la Nymphé luy envoya, et bien que la joye qu'il en ressentit fut très-grande, il luy fascha pourtant de voir que ce plaisir fust troublé par les malheurs, qui le jour devant estoient arrivez dans sa maison. La prosperité d'Amasis luy estoit extremement chere, mais la disgrace de Celadon l'affligeoit infiniment. Il voyoit bien que le devoir l'appelloit aupres de la Nymphé, pour se resjouyr avec elle de cette nouvelle paix, mais l'interest qu'il avoit pour ce berger estoit une chaisne qui le retenoit dans sa maison. Ainsi ne pouvant quitter le soing qu'il falloit qu'il eust pour le repos de Celadon, il fit supplier Amasis de ne treuver pas mauvais qu'il achevast quelques affaires qui luy estoient survenues, et dont il iroit luy rendre compte aussitost qu'il en auroit le loisir. Amasis receut ses excuses, et cependant, Sigismond, pour ne donner au Roy son pere aucun mescontentement, resolut de partir le mesme jour, apres en avoir donné une partie à Dorinde. Il advertit donc Godomar de s'y preparer, et le pria de disposer Rosileon, Lindamor, Damon, Alcidon, et les autres chevaliers, à venir passer quelques jours dans Lyon à la cour de Gondebaut, avec assurance qu'ils n'y seroient qu'autant de temps qu'il leur plairoit d'y demeurer. Ce que Godomar ayant promis de faire, il s'en acquitta si bien, qu'il obtint cela sur l'esprit de Rosileon, à condition qu'il n'y seroit que deux ou trois jours au plus. Lindamor, Damon, Alcidon, Ligonias, Ligdamon et les autres, treuverent à propos de ne rien entreprendre sans le consentement d'Amasis, qui sçachant que Rosileon s'estoit disposé à ce petit voyage, fut bien-aise qu'ils luy fissent compagnie.

Aussi-tost donc qu'ils eurent disné, et qu'Amasis se fut retirée dans son cabinet pour resoudre, quelque chose, touchant le despart de Sigismond, ce Prince s'adressant à Rosanire et à Galathée qui tenoient Dorinde par la main : Je croy, belles Dames, leur dit-il, que si mon voyage reussit selon vos souhaits, il me sera bien funeste, puisque vous me desirez sans doute beaucoup de mal, pour le crime que je commets, de vous ravir la presence de vos chevaliers ? – Il est tres-vray, respondit Rosanire, que si je sçavois que le despart de Rosileon, ne fust suivy d'un retour aussi prompt que je le souhaite, j'aurois bien de la peine à consentir à son esloignement, et croirois avoir un grand sujet de me plaindre de vous ; mais estant bien assurée que vous ne me l'ostez que pour me le rendre, je supporte avec moins de peine l'injure que vous me faites, et ne croy pas qu'il me fust possible de me resoudre à m'en venger. – Cette belle nymphé, reprit Sigismond s'adressant à Galathée, n'est peut-estre pas de vostre

humeur ? – Seigneur, répondit Galathée, en cela son sentiment a touché le mien, et je ne sçaurois mieux vous répondre que par sa bouche. – Ce sera donc vous, belle Dorinde, continua-t’il, qui ne me pardonnerez jamais cette faute ? Alors Dorinde voulut répondre, mais Sigismond en l’interrompant : Tout beau, dit-il, belle Dorinde, je vous prie, que l’arrest que vous prononcerez, n’ait pas tant de tesmoins, je veux, s’il plaist à ces belles Dames, que vous ne le disiez qu’à moy.

A ce mot Rosanire et Galathée s’estant un peu separées de Dorinde, Sigismond luy prit la main, et l’ayant conduitte où estoient quelques sieges, la pria de s’asseoir, et puis luy parla en ces termes: Si je sçavois, chere Dorinde, que mon esloignement vous pust faire juger de moy autrement que je ne desire, c’est sans doute que le moment de mon despart seroit celuy de ma mort, ou que, pour rien du monde, je ne consentirois à cette fascheuse separation. Je sçay parfaitement ce que je dois aux commandements de mon pere, mais aussi je n’ignore pas ce que je dois à mon amour, et quand le Roy m’ordonnera quelque chose qui contreviendra à l’affection que je vous porte, je ne croiray jamais que ce soit un crime de luy désobeyr. J’espere que le sejour que vous ferez icy ne vous sera pas trop importun, d’autant mieux que vous serez à couvert des poursuittes de Condebaut, et qu’à tous moments je vous renouvelleray par mes lettres les assurances de ma fidelité ; que si vous croyez que vous puissiez avoir plus de contentement ailleurs, faites-moy l’honneur de me dire en quelle part du monde vous voulez que je vous conduise, je proteste que je l’entreprendray hardiment, et que j’ay assez d’amour pour ne recevoir aucune sorte de considerations là où il s’agira de vous plaire.

– Seigneur, luy répondit Dorinde, je voy si peu d’apparence de bien esperer de vostre esloignement, que je ne suis pas à blasmer, si je crains que le mesme jour qui m’ostera vostre presence, vous oste de l’ame, toute l’amour que vous dittes avoir pour moy. Si j’avois des qualitez, ou en ma naissance ou en mon esprit, qui fussent capables de conserver une affection apres l’avoir fait naistre, je n’en aurois pas du tout si mauvaise opinion, mais cognoissant que j’ay d’extremes deffauts en l’un et en l’autre, pour le moins en comparaison de vous, je m’imagine que tout ce qui peut arriver de sinistre dans les rigueurs d’une absence, c’est ce que je dois attendre du temps auquel je ne seray plus aupres de vous.

Ce n’est pas que je ne consente à ce despart, car je ne veux pas avoir tant de soing de l’amitié que vous me faites l’honneur de me porter, que je n’en aye encore pour vostre fortune, mais je confesse librement que je n’en attends rien de favorable pour moy, et que je croy infailliblement que vostre passion mourra sous les atteinces que luy donneront les persuasions de Condebaut, ou l’artifice de mes ennemis. – Ma maistresse, reprit Sigismond, car j’ose dire que vous meritez mieux ce nom, et que vous le possédez plus parfaitement, que fille du monde, souvenez-vous que cela n’arrivera jamais et qu’il leur sera plus facile d’attenter sur ma vie que sur mon amour. Assurez-vous, Dorinde, que je suis préparé depuis long-temps, à répondre sur tous les poincts qu’ils oseroient me proposer, car enfin, que peuvent-ils dire, sinon qu’il y a de l’inesgalité en nos conditions, et qu’estant née sujette du Roy mon pere, vostre alliance ne me sçauroit pas estre beaucoup honorable ? C’est tout ce qu’ils peuvent alleguer pour ne trouver pas juste la volonté que j’ay pour vous, car pour ce qui regarde vostre vertu, on sçait bien qu’elle est hors de blâme, et que la mesdisance mesmes n’a jamais osé s’y attacher ; mais je leur répondray, qu’estant né libre en mon choix et en ma volonté, ce seroit une tyrannie et une injustice, de me contraindre à rechercher une autre alliance, que celle où me porte mon inclination ; que la cognoissance que j’ay de vostre humeur et de la facilité de vostre esprit, me promet des douceurs que je ne treuverois pas aupres de quelque Princesse estrangere, qui ayant pris une nourriture contraire à la mienne, auroit peut-estre trop de peine à s’accommoder à mes desirs ; et pour conclusion que le propre des Roys estant de faire des

actions memorables, j'aurois pris plaisir à surmonter la Nature, donnant la qualité de Reyne à une fille à qui la naissance l'auroit refusée: Mais quand ces raisons ne seroient pas assez fortes pour leur fermer la bouche, j'en ay une autre plus puissante, et je sçay qu'ils ne treuveront jamais dequoy me convaincre, quand je diray absolument que je le veux. Ainsi, chere Dorinde, je ne voy pas que vous ayez aucun sujet de craindre, que la passion que j'ay pour vous, n'ait un succes aussi favorable que nous le devons desirer. – Helas ! seigneur, repliqua Dorinde en soupirant, si je crains, c'est parce que je vous estime, et que la crainte et l'amitié sont presque tousjours inseparables : je ne doute nullement que vous n'ayez l'esprit extremement fort, et qu'aux choses que vous promettez vostre volonté ne soit inviolable ; mais quand je considere par quels efforts on voudra surmonter vostre constance, et de quelles malices on se servira pour me ruiner auprès de vous, j'advoue que je n'ay pas assez de pouvoir sur moy pour croire que vous y puissiez resister.

Voyez-vous, seigneur, je confesse franchement que j'ay de l'inclination pour vous, peut-estre davantage qu'il ne seroit bien seant que j'en eusse, pour la mesfiance où nous devons estre de tous les hommes ; mais je vous jure, que dès le moment que j'apprendray quelque chose au des-avantage de cette fidelité que vous m'avez jurée, j'auray tant de hayne pour vous, que ne pouvant me vanger de vostre perfidie sur celuy qui l'aura commise, je m'en vengeray sur moy-mesme, et sçauray bien me punir de la faute que j'auray faitte, vous ayant aimé plus que je ne devois. – J'espere, adjousta Sigismond, que vous apprendrez plustost des nouvelles de ma mort que de mon inconstance, et quand il arriveroit que les artifices de quelque rival ou peut-estre de Gondebaut, feroient courir quelque bruit qui démentist les assurances que je vous donne, je veux, si vous m'aimez, que vous n'y adjoustiez jamais de foy, et que vous ne me soupçonniez jamais d'avoir manqué d'un seul poinct, à pas une des promesses que je vous ay faittes.

– Veuillez le Ciel, respondit Dorinde, que je n'espreuve point quelle est la douleur que l'on a de perdre de belles esperances, vous estes cause que je les ai conceues, et m'avez ordonné de ne les mespriser pas. S'il arrive que je sois deceue en mes preten tions, que je n'ay jamais treuvéés legitimes que par ce que vous me l'avez commandé, et s'il faut, que je tumbé du lieu où vous avez voulu que j'aye porté mon ambition, souvenez-vous que cette cheute me sera mortelle, et que vous serez seul coupable de tout le mal qui en arrivera. – Dorinde, reprit froidement le Prince, par pitié, chassez de votre ame un si dangereux soupçon. Croyez, continua-t'il en soupirant, que dès ce moment, si j'estois en liberté de disposer de ma personne, je joindrois à la qualité d'amant le titre d'espoux, et que je recevrais ce nom, avec plus de joye, que je ne ferois le sceptre qui me feroit estre possesseur de tout le monde. Helas ! seroit-il possible que le Ciel ne punist ma trahison, et que l'Enfer ne m'envoyast toutes ses furies pour me tourmenter si je vous avois faussé ma parole, et si je ne vous avois fait mespriser tous les partis qui se sont offerts, que pour ne vous repaistre que de vaines esperances, et vous faire treuver plus insupportables ma perfidie et mon changement ? Non, non, Dorinde, croyez que mon amour est sainte, et par consequent agreable aux dieux, je n'ay jamais eu de pensées pour vous, qui n'ayent esté legitimes, et puis qu'ils ont permis que ma passion ait continué jusqu'icy, croyez moy qu'il est difficile qu'ils consentent à la faire mourir. Pour le moins, je vous jure par toutes les divinitez qui habitent dans le Ciel, par l'amour que je vous porte, et enfin par vous, ma Dorinde, que tout ce qu'un amant peut apporter de soing à la nourriture de sa flame, je l'employerai à la conservation de la mienne, afin que, s'il se peut, elle vive mesme apres mon trespas.

Disant cela, il luy prit la main, et, la pressant un peu, la porta à sa bouche, de quoy Dorinde ne se deffendit point, car elle paroissoit desja si preoccupée de l'ennuy de cette separation,

qu'à peine s'aperceut-elle de ce qu'il faisoit. Mais parce que Sigismond demuroit comme ravy dessus cette main, tout à coup elle la retira, et lui dit : Quelques serments que vous fassiez pour rassurer mon ame parmy les troubles où la retient la crainte qu'elle a de vostre changement, croyez, seigneur, qu'ils ne sçauroient estre plus puissants que vostre seule parole, à laquelle je defere toute la croyance, et la foy que l'on petit donner à un Prince. Je veux, croire pour ma consolation que vous ne changerez point, et pour ne treuver pas si criminelle la facilité que j'ay eue à me laisser persuader que vous m'aimiez, je veux m'imaginer que vostre passion n'est pas petite, et qu'elle ne sçauroit diminuer. Permettez-moy seulement de ressentir vostre despart, comme le plus grand outrage que la fortune me pouvoit faire, que si vous avez besoin de quelque tesmoignage, pour vous confirmer dans l'opinion que je vous veux du bien, recevez mes pleurs pour le plus grand que je, vous sçaurois donner.

A ce mot elle laissa couler quelques larmes, qui, pour avoir esté retenues avec un peu de violence, sortirent aussi avec effort, et Sigismond ne jetta pas plustost les yeux dessus qu'il s'escria : Ah ! ma Dorinde, que je voy de petits amours empeschez à recueillir ces perles, et que vous estes obligeante, quand vous recompensez mon amour d'une chose de si grand prix. Croyez-moy, mauvaise, seichez-les ces belles larmes, ou vous irriterez ma douleur, et me forcerez d'en verser à vostre exemple.

Dorinde alors portant son mouchoir à ses yeux : Pourveu, luy dit-elle, que par le desespoir où me porteroit vostre infidélité, mes yeux ne soient jamais provoquez à ce triste exercice, je n'auray point de regret d'en avoir donné à vostre despart, mais s'il arrive (ce que les dieux ne veulent !) que j'aye jamais quelque sujet de vous accuser de perfidie, je les blasme dès maintenant, toutes les larmes que j'ay versées, et les condamne comme complices de vostre trahison. – Je vous proteste encor un coup, chere Dorinde, repliqua Sigismond, que vous n'aurez jamais sujet de condamner ny vos larmes ny mon amour, j'observeray mes promesses inviolablement, et vous verrez que le terme de mon affection ne sera pas moindre que celuy de ma vie. Vous le devez croire d'autant mieux que je le dis sans contrainte, et sans dessein de m'en prevaloir de la moindre faveur du monde ; faites-moy ce bien de n'estre pas moins religieuse en l'observation de ce que vous m'avez promis, et souvenez-vous que le plus agreable moment de ceux que je passeray esloigné de vostre beauté, ne me sera pas moins fascheux que m'est sensible cet adieu que je vous dis maintenant, et que j'accompagne de ce baiser qui vous doit estre une marque de ma fidelité, comme je vous le donne pour une preuve de ma discretion. Disant cela, il luy baisa le bras un peu au dessus de la main, et Dorinde ne l'en pouvant empescher, parce qu'elle avoit l'autre main employée à couvrir ses yeux, et à seicher les larmes qu'elle ne pouvoit retenir, Sigismond y porta sa bouche jusqu'à trois fois, et fut contraint de se lever, sans donner seulement à Dorinde le temps de luy respondre, ne pouvant plus resister aux violences que faisoient dans son ame son amour et la compassion. Rosileon en mesme temps demandoit à Rosanire la liberté d'aller voir Gondebaut, et bien qu'au commencement elle fist un peu de difficulté de le luy permettre, elle fut enfin vaincue par ses raisons, et consentit à son despart, pourveu que son absence fust limitée dans le terme de cinq ou six jours seulement : Car, luy dit-elle, s'il arrive que la Reyne Argyre nous mande de ses nouvelles, et qu'elle nous prescrive un temps pour nostre retour, quel moyen treuveray-je de luy obeyr, si j'en suis empeschée par le long sejour que vous ferez hors d'icy ? Je ne voy pas qu'il soit rien au monde qui vous doive estre plus cher que sa presence, d'autant mieux que, si vous m'aimez, vous sçavez que c'est d'elle seulement que vous devez attendre l'accomplissement de vos desirs et des miens. – Ma Princesse, luy respondit Rosileon, le dessein qui me meine aupres de Gondebaut est peut-estre de plus grande consequence que vous ne croyez. Vous cognoissez quelle est la puissance de ce Roy, et combien son amitié doit

estre chere à ceux qui dans la possession d'un sceptre, ont quelque sujet de s'assurer contre les surprises et la force de leurs ennemis. Or j'espere, par l'amitié inviolable qui s'est contractée entre Sigismond, Godomar et moy, que je ne reviendray point sans avoir gagné quelque chose sur les inclinations du pere, et sans l'avoir obligé à me promettre le mesme support qu'il donneroit à quelque allié. Je ne m'enquiers pas, reprit Rosanire, du sujet qui vous fait partir, mais je vous sollicite de m'assurer du temps de vostre retour. Je sçay que vos propositions et vos desseins ont tousjours pour leur fin, quelque object legitime, mais je crains

A ce mot Rosanire se teut, et Rosileon lisant sur son visage quelques traits que la crainte y avoit imprimez : Que craignez-vous, ma Princesse, luy dit-il, n'est-ce point que je meure dans l'ennuy que je souffriray hors de vostre presence ? – Nullement, repliqua froidement Rosanire, je craindrois plustost qu'en voyant Clotilde vous mourussiez d'amour. – Jalouse ! reprit Rosileon, vostre soupçon me tue, mais je ne partiray point, et bien que j'eusse juge qu'il y avoit quelque nécessité qui m'appeloit à ce voyage, je mespriseray tout pour l'amour de vous, et vous feray voir que la conservation de vostre amitié m'est plus chere et plus considerable que celle mesmes de l'Etat qui me doit estre remis.

Rosanire alors quittant cette premiere apprehension, et regardant Rosileon d'un œil qui sembloit sousrire : Excusez, luy dit-elle, cette petite frayeur, qui vous doit estre une preuve que je vous aime, puisque je crains de vous perdre, mais ne changez pas pour cela le dessein que vous avez fait d'aller avec Sigismond, car je vous promets que si je souffre quelque chose durant vostre esloignement, ce sera plustost une impatience de vous revoir, qu'une crainte que vous puissiez sacrifier à quelqu'autre, le cœur que vous m'avez si liberalement consacré. – Il me semble, luy respondit Rosileon, que mes services doivent avoir merité cette creance aupres de vous, et quand il vous resteroit encore quelque doute de ma fidelité, j'ay autant d'amour que j'en eus jamais, pour recommencer à vous en donner les mesmes assurances. Croyez, belle Rosanire, que je ne puis estre qu'à vous, et que les choses impossibles se rendront faciles à tout le monde, devant que je cesse de vous aymer avec la mesme ardeur que j'ai ressentie, depuis que vous me permistes d'avoir de l'amour pour vous. – Je le croy assurément, adjousta Rosanire, et fay le vœu de n'en plus douter, pourveu, cher Rosileon, que vous croyez aussi que ma foy est inviolable.

A ce mot, Rosileon luy ayant demandé si elle ne luy feroit pas l'honneur de luy commander quelque chose : Tout ce que je veux de vous, luy respondit-elle, c'est que vous reveniez bien-tost, et que les plaisirs que vous gousterez dans Lyon parmy l'esclat de cette Cour, ne vous fassent point oublier ceux dont vous pouvez jouyr en la possession d'une couronne qui vous attend, et qui vous rendra maistre absolu de plusieurs provinces, comme desja vous Testes de mon inclination. Rosileon luy ayant promis de n'estre en son voyage que le moins qu'il pourroit, s'approcha de Sigismond, et le treuvant un peu ésmeu et affligé, car à ce moment il venoit de quitter Dorinde, il le pria en confidence de luy en dire le sujet, et Sigismond Rapprochant de son oreille : Regardez, luy dit-il, le visage de Dorinde, et jugez s'il est possible de s'en sEparer qu'avec un extreme desplaisir. Je vous jure, continua-t'il, que j'espere sensiblement que l'amour est la plus puissante de toutes les passions, puisque celle que j'ay pour cette belle fille est capable de me faire aller par dessus toutes choses, et de me faire oublier et mon pere et ma fortune. – J'ay tous-jours bien creu, reprit Rosileon, que lorsque cette passion s'est emparée d'un brave courage, il est difficile, voire presque impossible, qu'elle s'en separe jamais, si pour le moins elle ne meurt par le ressentiment de quelque grande injure receue, comme feroit un changement ou un mespris, et c'est pour cela que je ne m'estonne pas, qu'ayant une fois esté sensible aux charmes de Dorinde, vous avez de la peine

à croire que cette amour puisse jamais mourir en vous ; car je croy tres-assurément qu'elle vivra dans votre ame autant de temps que l'amitié de cette belle fille prendra le soing de l'entretenir. – Cela, repliqua Sigismond, me rend odieuse la tyrannie des peres, qui sous pretexte d'une autorité que la Nature leur donne, contraignent la volonté de leurs enfants, et les forcent par une violence insupportable à se despouiller de leurs propres inclinations, pour suivre les sentiments, que leur donne l'ambition ou l'avarice ; comme s'il n'estoit pas juste que nous eussions le mesme privilege qui est accordé aux animaux, qui, dans leurs passions innocentes, suivent sans contrainte, le party que leur humeur a voulu choisir. Je meure, continua-t'il, si depuis que j'ay cognu le merite de Dorinde, je n'ay porté mille fois envie à ceux qui, dans une naissance moins considerable que n'est celle où je suis, n'ayants à commander personne, peuvent au moins sur eux-mesmes tout ce qu'ils veulent, et ne sont jamais forcez à complaire qu'à leur propre desir. – Ceux-là, dit Rosileon, rencontrent quelque autre obstacle qui les importune, et qui leur empesche de gouster ce parfait contentement, que les dieux n'ont encore jamais accordé aux hommes, si bien qu'à le prendre comme il faut, nous devons demeurer contents en nostre condition, sans porter envie à personne ; car c'est sans doute, que ceux pour qui nous en avons, s'ils estaient en liberté de choisir, cesseroient volontiers d'estre ce qu'ils sont, pour devenir ce que nous sommes.

Ils tindrent encore quelques discours, cependant que Lindamor racontoit à Galathée ce que ces Princes luy avoient promis de faire aupres d'Amasis ; et la trouvant un peu en peine de quoy ils n'avoient point encore parlé à la Nymphé : Madame, luy dit-il, je ne pense pas qu'ils oublient la promesse qu'ils m'en ont faite, et bien que j e ne les en aye pas sollicitez, ils sçavent sans doute qu'ils me l'ont juré trop solennellement, pour manquer à la parole qu'ils m'en ont donnée. – Quoy que c'en soit, reprit Galathée, vous voyez qu'ils sont sur le point de leur despart, et qu'il est croyable, que pour resoudre une chose de si grande importance, il faudroit plus de temps qu'il ne leur en reste. – Nous n'avons besoin, Madame, respondit Lindamor, que du consentement de la Nymphé, et j'espere que pour l'obtenir il ne faudra que le demander ; si bien qu'ayants du temps pour cela, je croy qu'ils en auront assez pour me rendre le plus heureux homme du monde. – Vous croyez donc, dit Galathée, en sousriant, qu'il est bien facile de m'acquérir ? – Ouy, Madame, repliqua Lindamor, et bien plus que de vous meriter. – Vrayment, adjousta Galathée, vostre vanité n'est pas petite ! – Elle est encore moindre que mon amour, respondit-il, et que l'esperance que vous m'avez donnée. Toutefois, continua-t'il un peu froidement, je ne seray pas bien aise qu'elle vous offence, et si vous me le commandez...

A ce mot Galathée l'interrompit, et craignant de l'avoir fasché: Mon chevalier, luy dit-elle, vous ne me sçauriez desplaire, quelque chose que vous puissiez desirer de moy, et pour vous montrer, que, quelques grands que soient les desirs que vous avez de me posseder, ils n'ont point d'avantage sur la volonté que j'ay d'estre vostre, souvenez-vous que je suis desja toute à vous d'inclination, et que si par malheur les volontez de ma mere se trouvoient contraires aux nostres, je mourray plustost que de souffrir qu'elle me donne à un autre qu'à Lindamor. Disant cela, elle prit garde que Rosanire s'estoit un peu separée de Rosileon, et qu'elle s'approchoit de Dorinde, cela fut cause qu'elle quitta Lindamor, pour luy donner le temps d'aller faire souvenir les Princes de la promesse qu'ils luy avoient faite. Presque en mesme temps Amasis sortit de son cabinet, les yeux à la verité un peu humides, car elle n'avoit cessé de penser au despart de ceux, à qui elle croyoit estre obligée de sa vie et de sa liberté ; et Sigismond qui avoit desja commandé qu'on tinst toutes choses prestes, s'approcha d'elle pour luy dire adieu. Dés que la Nymphé le vid venir, elle rentra dans son cabinet, où le Prince l'ayant suivie, et Rosileon et Godomar estans entrez avecque luy, il luy parla en ces termes :

Vous avez veu, Madame, quel est le commandement que j'ay receu du Roy mon pere, et combien est puissante la loy qu'il m'impose touchant mon retour aupres de luy. La crainte que j'ay d'irriter encor un coup son humeur, et de l'obliger à se repentir du pardon qu'il m'a octroyé, fait que je vous supplie tres-humblement de permettre que je luy donne le contentement qu'il me demande, vous protestant, Madame, que si le desir qu'il a de revoir Godomar et moy, estoit tant soit peu contraire à vostre repos, je pense que je souffrirois plustost toutes les pointes de sa colere, que de retourner jamais aupres de luy. – Seigneur, luy respondit Amasis, vous ne devez pas douter que vostre esloignement ne m'afflige, et ne me soit presque aussi sensible que l'eust esté la perte de cet Estat, duquel je vous dois la conservation. Ce n'est pas pour cela que je ne trouve juste que vous obeyssez au commandement de Gondebaut, puis qu'il ne tend qu'à vous deslivrer des incommoditez que vous recevez ceans, et à vous remettre dans le premier esclat où vous estiez parmy les magnificences de sa Cour, mais j'avoue que je ne suis pas assez forte pour resister au desplaisir que j'ay de voir que vous me quittez, et de cognoistre que ne pouvant en nulle façon me revancher de tant de bons offices, je suis contrainte d'en paroistre ingrante envers vous. – Il me semble, Madame, adjousta Rosileon, que vous ne devez pas estre travaillée du soing de nous recompenser, puis que je croy que c'est nous, qui vous avons une obligation extreme, dequoy vous nous avezourny d'un moyen pour acquerir de la gloire, et nous avez donné une matiere honorable pour employer nos armes legitimement. – Seigneurs, repliqua la Nymphé, vostre reputation estoit desja au plus haut point où elle pouvoit atteindre, et cette derniere occasion où vous avez si genereusement fait paroistre vostre courage, ne sçauroit estre qu'un tesmoignage de la pitié que vous avez eue de moy. Il est vray que, de quelque façon qu'on en juge, je suis tousjours celle qui en reçoit tout le profit, et qui vous en demeure obligée, jusqu'au point de ne le pouvoir jamais recognoistre. Toutefois, quand je considere qu'apres tant de faveurs que j'ay receues de vous, il faut que je me resolve à vous perdre, et que je consente à ce despart, sans avoir pu tesmoigner le ressentiment que j'en ay, je meuresi je n'ay de la peine à me resjouyr du bien que vous m'avez acquis, et si je ne voudrois presque estre dans les frayeurs que me causoit l'insolence de Polemas, pour n'estre pas obligée à souffrir si tost les douleurs que m'apportera vostre esloignement. – Madame, dit Godomar il est croyable que nostre despart vous touche un peu, puis qu'en ce moment il vous oste la presence de deux personnes, sur qui vostre merite vous donne un tres-absolu pouvoir ; mais il n'est pas juste qu'il vous afflige, puis qu'en quelque lieu du monde que nous vivions, nostre affection et nos services vous feront toujours cognoistre que nous sommes parfaitement à vous. – Il est vray, dit Amasis, que j'ay desja receu tant de marques de vostre bonne volonté, que je ne doibs jamais clouter que vous ne preniez la peine de vous employer pour moy, dans les occasions où vostre assistance me seroit encore necessaire ; mais cela ne me console pas dans la douleur que je ressents de cette separation, car je voudrois au moins vous voir partir avec plus de satisfaction de moy, que vous n'en emporterez ; et je desirerois qu'il me restast ce contentement de pouvoir m'acquitter des obligations que j'ay à vostre valeur. – Madame, reprit Sigismond, le soing que vous avez eu de Godomar et de Dorinde, depuis qu'ils sont dans Marcilly, n'a pas esté moindre que celui que j'ay employé, à vous secourir, encore oseray-je dire que la faveur qu'ils ont receue de vous, surpasse de beaucoup tout ce que j'ay fait en cette occasion, par ce que vous estiez moins obligée à les recevoir, que je ne Testais à vous guarentir des maux qui vous pouvoient arriver à leur consideration. De cette sorte, c'est moy qui vous demeure redevable, et qui me doibs plaindre dequoy la fortune ne m'a pas offert de meilleurs moyens pour m'en revancher. Toutefois, Madame, continua-t'il, si vous voulez que je donne cela à vostre courtoisie, et que je m'imagine que ce que j'ay fait pour vous, merite

quelque sorte de recompense, je veux bien le croire, puis qu'il vous plaist, afin que j'aye plus de droit d'esperer que vous m'accorderez deux tres-humbles supplications que j'ay à vous faire. – Seigneur, respondit Amasis, avecque un visage moins triste qu'elle n'avoit auparavant, je ne pense pas que je pusse jamais recevoir un plaisir comparable à celuy que j'aurois, si je pouvois faire quelque chose pour vostre contentement. Je vous supplie donc, et vous conjure par tout ce qui peut avoir le plus de pouvoir sur vous, de me commander ce que vous desirez que je fasse, afin que je vous tesmoigne combien est grande la volonté que j'ay de vous obeyr. – La premiere chose, dont je vous requiers, Madame, dit Sigismond, regarde l'interest de Dorinde, à qui je vous supplie de permettre encore quelque temps de sejour aupres de vostre personne. Je ne croy pas qu'il soit besoin que je vous en die les raisons, car ayant la cognoissance de sa vie, et de la mienne, c'est, sans doute, que vous les sçavez aussi bien que moy ; seulement je vous assureray que les faveurs qu'elle a desja receues, et celles qu'elle attend encore de vostre amitié, seront mises dans le compte des obligations que je vous ay, et seront si bien imprimées dans ma memoire, que je n'en- perdray jamais le souvenir. Pour ce qui touche l'autre priere que j'ay à vous faire, elle ne regarde pas seulement l'interest de Rosileon et de Godemar, qui se sont engagez aussi bien que moy à vous la présenter ; mais encore, elle regarde un Chevalier, de qui la vertu peut sans temerité aspirer au plus haut degré où puisse monter la fortune d'un homme. Et pour ne vous laisser pas davantage en doute, je vous diray librement, Madame, que Rosileon, mon frere, et moy, sommes icy pour vous supplier tres-humblement d'accorder au merite de Lindamor la possession de Galathée. Vous cognoissez mieux que personne du monde, les qualitez qui sont en luy, et les preuves qu'il vous a données de son courage, vous apprennent assez, que si vostre Estat doit estre soustenu par la valeur et par le jugement d'un homme, il n'est personne qui le puisse pretendre plus legitimement. C'est pourquoy, Madame, si vous desirez qu'il recoive enfin quelque recompense de ce qu'il a souffert dans les perils, où il s'est genereusement exposé pour l'amour de vous, et que nous ne recevions pas la honte d'avoir esté refusez d'une demande si juste, nous vous conjurons par la memoire de Clidaman qu'il a si fidellement servy, et par la prosperité dont vous voyez que desormais vos années vont estre suivies, d'approuver le dessein qu'il a de vous appartenir. Disant cela, Sigismond, qui tenoit la main d'Amasis, se pan-cha pour la baiser, et la Nymphe en sousriant : Seigneur, luy dit-elle, je consents de bon cœur à tout ce que vous me demandez. Dorinde ne me sera jamais en moindre consideration, ny moins chere que Galathée mesme, et quand je ne serois pas obligée de donner à Lindamor tout ce qu'il pourroit desirer de moy, en recognoissance de ce que je doibs à son courage, je cognois sa naissance, et sçay assez bien ce qu'il merite, pour luy accorder ce qu'il recherche aujourd'huy. Je consulteray seulement la volonté de Galathée, m'assurant toutefois qu'elle ne desaprouvera jamais quelque chose que je fasse. – Madame, dit Rosileon, Sigismond vous en a fait la demande, et bien que vous ayez deu l'accorder à sa seule priere, je ne laisse pas de vous en faire le remerciement, et de vous jurer que je ne vous ay pas moins d'obligation de la faveur que vous faites à Lindamor, que si je l'avois receue moy-mesme. Cela me fera haster mon retour, pour me'treuver à l'accomplissement de cet heureux hymenée, et quelques plaisirs que nous promette l'amitié de Sigismond et de Godomar, je m'assure que les jours que Lindamor passera dans Lyon, ne seront pas les plus beaux ny les plus heureux de sa vie. – Il est tres-vray, dit Godomar, que ny vous ny luy, ne sçauriez y trouver des divertissements qui vous plaisent beaucoup, mais pour le moins y serez-vous receus favorablement, et si le Roy me le permet, je reviendray avec vous pour estre tesmoing des plaisirs de Lindamor et des vostres. – Helas ! dit Amasis, en souspirant, que j'aurois peu de sujet d'accuser ma fortune, s'il m'estoit permis d'esperer ce que vous dites ! – Cela, reprit Godomar, depend absolument de la volonté de Condebaut. –

Ah Dieux ! répondit la Nymphé, que je m'estimerois heureuse s'il luy plaisoit d'y consentir, et que j'aurois peu de raison de me plaindre des allarmes et des frayeurs qu'il m'a causées, puisqu'en eschange il me laisseroit posséder avec tant de repos le contentement que vostre personne me rapporterait. – Il ne tiendra pas à moy, Madame, adjousta Sigismond, que mon frere n'obtienne ce congé, car je m'offre de le demander pour luy, et de faire tout ce qui me sera possible, pour disposer le Roy à trouver bon qu'il ait l'honneur de vous revoir. Cependant pour la dernière grace que je veux obtenir de vous, je vous demande, Madame, la continuation de vostre bien-veillance, et vous supplie tres-humblement de croire qu'à quelques accidents que la fortune me reserve, je n'oublieray jamais le serment que j'ay fait de vous servir contre tous vos ennemis.

Disant cela, il se baissa pour luy dire adieu, mais Amasis le pressant entre ses bras :

Seigneur, luy dit-elle, est-il possible qu'il faille que vous vous separiez de nous ? Le Ciel n'est-il pas bien cruel de ne m'avoir donné l'honneur de vostre cognoissance, que pour me faire trouver plus mortelle la nécessité de vostre esioignement. A ce mot elle ne put retenir ses larmes, et Sigismond qui en fut touché : Madame, reprit-il, quelque nécessité qui m'appelle auprès du Roy mon pere, elle sera moins forte que vostre commandement, si vous m'ordonnez de ne partir point. Il est vray que ne voyant pas à quoy désormais mon service vous pourront estre utile, je ne puis m'imaginer que vous ne treuviez legitime l'obeysance que je luy rends, et que vous n'appreuviez le dessein que j'ay fait de ne souffrir plus qu'il ait aucun sujet de se plaindre de moy. – Vostre obeysance, reprit Amasis, ayant la larme à l'œil, ne peut estre condamnée, non plus que le ressentiment que j'ay de vostre despart. Vous rendez à Gondebaut ce que la Nature exige de vous, et je vous donne ce que, sans estre la plus ingratitude du monde, je ne sçaurois refuser aux estroittes obligations que je vous ay ; toutefois, puisqu'il est raisonnable que les interests d'un pere vous soient plus considerables que les miens, je veux bien recevoir cet adieu que vous me dittes, à condition pourtant, que vous me ferez l'honneur de me promettre qu'encore que je demeure esloignée de vostre presence, je seray quelquefois presente à vostre souvenir.

A ce mot elle embrassa encore une fois Sigismond, qui la saluant : Je ne le vous promets pas seulement, Madame, luy dit-il, mais je vous le jure, par l'ame de mon pere, et par tous les serments qui me doivent estre le plus inviolables, priant les dieux qu'ils m'affligent par toutes sortes de supplices, dès le moment que j'y contreviendray. – Et moy, Seigneur, dit Amasis, à mots entrecoupez, à cause de ses sanglots, je fay vœu de mourir plustost que de cesser de vous honorer et de vous cherir comme je dois, et comme vous m'y avez obligée. Disant cela, elle quitta Sigismond qu'elle avoit desja tout mouillé de ses larmes, et s'adressant à Rosileon : Et vous, Seigneur, continua-t'elle, si jamais vous avez eu quelque dessein de m'obliger, je vous conjure de m'en donner à ce coup un tesmoignage, et de faire en sorte que Gondebaut ne refuse point à Godomar la liberté de revenir. Rosileon luy ayant promis de s'y employer, et l'ayant saluée, Godomar s'avança, qui se baissant aussi pour luy dire adieu : Pardonnez-moy, madame, luy dit-il : si par une trop grande liberté j'ay manqué au respect que je vous doibs, vous assurant que je suis prest d'en faire toute la reparation qu'il vous plaira. – Mais vous, Seigneur, luy res-pondit-elle, pardonnez aux malheurs que j'ay ressentis, si durant le sejour que vous avez fait icy, j'ai oublié de vous rendre tout ce que je doibs à vostre naissance, protestant que ce n'a jamais esté par aucun deffaut d'affection, car j'en ay pour le moins autant pour vous, que j'en eus jamais pour Clidaman.

A ce mot, luy ayant encore donné quelques larmes pour marque de sa douleur, elle sortit la première de son cabinet, mais avec une contenance si triste, que toutes les dames qui estoient dans la chambre, et particulièrement Dorinde, commencerent à reprendre sur leurs visages la

mesme couleur qu'elles y avoient au temps de leur calamité: Galathée mouroit de peur que les Princes eussent oublié ce qu'ils avoient promis à Lindamor, et ce chevalier qui sçavoit bien que leur faveur estoit le plus puissant ressort qu'il pust faire jouer pour avoir sa maistresse, estoit aussi dans une extrême impatience d'apprendre ce qu'ils avoient obtenu. Toutefois n'osant faire paroistre la peine où il estoit, il desiroit d'estre desja en campagne, pour sçavoir tant plustost l'arrest de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Galathée qui ne souffroit pas moins que luy, fut une fois sur le poinct de prier Dorinde d'en demander quelque chose à Sigismond ; toutefois considerant, que c'eust esté faire un manquement contre la discretion d'une fille, elle resolut de né s'en informer point, et d'attendre avecque patience ce qui en pourroit arriver. Ainsi quand les Princes se furent approchez d'elle pour la saluer et pour luy dire adieu, elle respondit aux discours qu'ils luy firent, avec le plus d'honesteté qu'elle put, et Rosanire, Dorinde, Daphnide, Madonte, Silvie et le reste des dames, en ayants fait de mesme, Sigismond, après en avoir demandé la permission à la Nymphé, leur fit présent de toutes les pierreries qu'il avoit auparavant envoyées à Godomar. Apres cela, s'estant enquis des moyens par lesquels il pourroit assurer Adamas de sa bonne volonté, il chargea Thamire de cette commission, parce que ce mesme jour il devoit retourner chez le Druide, et le pria de luy dire qu'encore qu'il partist sans le voir, il ne laissoit pas de luy estre parfaitement amy. Rosileon et Godomar luy dirent la mesme chose, et après avoir commandé qu'on mist toutes leurs armes sur des chariots, ils dirent à la Nymphé et à toutes les Dames le dernier adieu, et puis monterent à cheval.

Godomar s'estoit desja desfait publiquement de la charge de souverain Dictateur, à laquelle il avoit esté esleu, tant pour planter le cloud en faveur de Rosileon et d'Adraste, que pour les particulieres affaires d'Amasis ; de sorte que rien ne le pouvant arrester davantage, il partit avec Sigismond, et Rosileon. Et la Nymphé qui voulut les accompagner, fit atteler quelques autres chariots pour elle, et se mit à les suivre, sans les approcher que de deux ou trois cens pas.

C'estoit une des plus agreables choses du monde, de voir ces Princes si bien montez, car l'adresse qu'ils avoient à faire aller leurs chevaux estoit noppareille, et leur suite n'estoit pas moins belle à voir, car outre ceux qui n'estoient pas estrangers, comme Periandre, Merindor, Lydias, Ligdamon, Lipandas, Sileine, Alcidon, Damon, et quantité d'autres, Rosileon emmenoit les cent chevaliers que la Reyne Argyre luy avoit laissez pour la seurté de Marcilly. En cet equipage donc, ils sortirent de la basse cour du chasteau, où ils s'estoient assemblez, et les habitans qui furent advertis de ce despart, se souvenans que ceux qui s'en alloient, estoient les mesmes qui avoient si fort travaillé à leur delivrance, se vindrent ranger dans les rues par où ils devoient passer et là, les genoux pliez et les mains jointes, les uns- pleurant de joye, et les autres de douleur, il n'y eut personne jusqu'aux enfans, qui ne fist quelque souhait pour leur prosperité. Clindor entr'autres les voulut voir partir, et se remettant en memoire combien Alcippe et luy estoient semblables à ces chevaliers, au temps qu'ils estoient dans l'exercice des armes, il ne put s'empescher de donner quelques souspirs à la perte d'un si cher et si fidelle amy.

Quand ils furent un peu esloignez de la ville, les Princes furent advertis que la Nymphé les suivoit, cela fut cause qu'ayans tourné bride, ils revindrent à elle, et l'ayants suppliée instamment de ne passer point plus outre, ils luy dirent encor une fois adieu, et à toutes les Dames qui l'accompagnoient, et puis continuerent leur voyage. Lindamor qui ne pouvoit vivre dans l'impatience où il estoit, d'apprendre ce qu'Amasis avoit ordonné sur la requeste, qu'il se doubtoit bien que les Princes luy avoient présentée, s'approcha de Godomar, parce que Sigismond et Rosileon alloient discourants ensemble, et l'ayant supplié de luy dire

ouvertement ce qu'il devoit attendre de bien ou de mal en son amoureuse poursuite, ce jeune Prince luy mit enfin l'esprit en repos, et luy assura que la Nymphé avoit tesmoigné d'avoir cette recherche si agreable, qu'elle avoit promis inviolablement de n'y apporter aucune sorte de difficulté. Lindamor ravy d'une si favorable responce, leva premierement les yeux au ciel, puis regardant Godomar : *Genereux Prince, luy dit-il, puissent les dieux ne souffrir jamais qu'il se presente aucun obstacle à quelque contentement que vous puissiez rechercher, comme vous avez vaincu le plus grand de tous ceux qui me pouvoient arriver en l'amour que j'ay pour Galathée ! Mais, Seigneur, adjousta-t'il, peut-estre flattez-vous ma passion par cette douce esperance, et taschez de tromper finement le desespoir que me pourroit causer le refus d'Amasis ?* – *Brave Lindamor, respondit Godomar, ne croyez point que j'use d'aucun artifice, pour vous desguiser la verite de ce que vous voulez que je vous die. Je vous assure qu'Amasis tient vostre party, et qu'elle n'a proposé d'autre condition en la demande que Sigismond luy a faite pour vous, que celle de consulter sur ce sujet, la volonté de la Nymphé sa fille ; or est-il que Galathée ne respirant qu'apres ce bien, il est croyable que l'affaire c'est en partie resoluë, et qu'elle s'achevera à vostre retour. Mais, Lindamor, continua-t'il, je ne devois pas vous donner de si favorables nouvelles, car je crains que l'impatience de jouyr des faveurs que vous avez desja si longuement pourchassées, vous fasse treuver importun le sejour que vous ferez aupres de nous ?* – *Seigneur, repliqua le chevalier, l'honneur d'estre en vostre compagnie ne me doit pas estre moins cher que toute autre sorte de plaisirs. Il est vray que puisque vous voulez que je defere quelque chose à cette violente passion qui me possede pour le plus aymable sujet du monde, je vous avoueray librement que si mon service ne vous est necessaire, je seray bien aise que vous me commandiez de m'en revenir aupres de la Nymphé, pour la faire souvenir de la promesse qu'elle vou a faite en ma faveur, et pour la solliciter de m'en faire voir l'accomplissement.* – *Sçachez, Lindamor, reprit Godomar, qu'ou nous allons, vous n'aurez pas moins de liberté que moy, et que bien loing d'empescher vostre retour, je l'accompagneray du mien, s'il plaist au Roy de me le permettre ; car enfin il faut que vous croyez que j'ay treuvé tant de douceurs dans la conversation d'Amasis et de ses nymphes, et que je leur voy gouter un repos si doux et si agreable, que je ne croy pas que je n'achettasse au prix de mon sang la liberté d'en jouyr.* – *Vous n'avez veu, reprit Lindamor, qu'une ombre des plaisirs qu'on reçoit en cette petite contrée, car la perte de Clidaman, la rebellion de Polemas, et les armes du Roy vostre pere, ont meslé un trouble si grand pamy les felicitez dont Amasis et ses peuples jouyssoient que, durant le temps que vous avez esté dans Marcilly, je puis jurer que vous n'avez veu qu'une fausse image des douceurs qui accompagnoient leur vie dans la jouissance de la paix.* – *C'est ce qui me fait dire, adjousta le Prince, qu'aujourd'huy leurs contentements doivent bien estre extremes, puisque j'y en ay receu de si grands, durant le regne du malheur et de l'adversité.*

Avec semblables discours ils s'alloyent divertissant durant la longueur de leur chemin ; et Amasis qui avoit repris celuy de la ville, ne fut pas plustost rentrée dans le Chasteau, que laissant à Galatée le seing d'entretenir toute la compagnie, elle se remit dans son cabinet, pour chercher dans sa propre vertu quelque consolation sur l'absence de ces Princes. Et cependant qu'elle r'appella dans son esprit tous les divers succez qui luy estoient arrivez durant le cours de sa vie, et que par la mort de son fils, elle eut esprouvé combien est irrevocable cette loy, qui nous condamne à mourir, elle fit dessein d'accomplir au retour de Lindamor, le mariage de Galatée, et apres luy avoir remis la conduite de l'Estat, de se retirer seule dans Montbrison ou dans le Palais d'Isoure, pour y passer en repos le reste de ses jours. Galatée à qui l'aage sembloit defendre l'usage d'une consideration si sainte, commença d'abord à penser à mille sortes de jeux, pour se divertir durant le temps que Lindamor et les

autres chevaliers demeureraient en leur voyage, mais n'en trouvant point d'assez plaisant pour surmonter le desplaisir, que ce despart leur avoit causé, enfin apres avoir un peu resvé, elle s'adressa à Rosanire, et luy dit : Vous ne sçauriez juger, Madame, à quoy je pensois maintenant ? – Il est vray, luy respondit Rosanire, car je n'ay pas les yeux assez bons pour pouvoir lire dans vostre ame. – En verité, reprit la Nymphé, je resvois sur les discours que nous fit hier Thamire, touchant la guerison de Celidée, et je croy que nous aurions bien du plaisir à la voir maintenant, car devant qu'elle se fust blessée, on la tenoit pour l'une des plus belles filles qui eussent jamais visité les rives de Lignon. – Je pense, repliqua la Princesse, que si vous en avez tant soit peu de desir, vous avez assez d'autorité sur elle pour l'obliger à venir icy. – Je croy bien, continua Galatée, qu'elle ne me refuserait pas ce contentement, si je l'en avois fait prier, mais je regarde que sans luy donner cette peine, il nous serait, facile de la voir où elle est, si nous voulions faire une chose que je me suis imaginée.

Rosanire alors ayant prié Galatée de luy dire son dessein : C'est, adjousta le Nymphé, que si nous voulions bien passer le temps durant quatre ou cinq jours, il faudroit nous habiller en bergeres, et aller surprendre Adamas dans sa maison : là nous verrons Celidée, Astrée y sera peut-estre encore, à qui je seray bien ayse de pouvoir dire un secret qui luy sera tres-agreable, Silvandre sans doute n'en sera pas party, et si nous y rencontrons Hylas, vous verrez que nous ne manquerons pas de divertissement.

Dorinde qui jusqu'alors n'avoit rien dit, tant le souvenir de l'esloignement de Sigismond la tenoit occupée, tout à coup prenant la parole : J'ay encore, dit-elle, mes habits, et Madonte et Daphnide si je ne me trompe, n'ont pas perdu les leurs, si bien que, si vous vous hastez de commander qu'on en fasse aujourd'huy pour vous, demain matin nous pourrons nous aller promener jusques là. Daphnide et Madonte ayant treuvé bonne cette proposition, Rosanire y consentit facilement, et Dorinde, en, continuant : Pour le moins, dit-elle, je n'y auray plus de combat à rendre, et je croy que peut-estre le Ciel m'y laissera paisible à vostre consideration ? – Je le pense ainsi, respondit Galatée. Pour le moins je vous jure. que j'y contribueray tout ce qui pourra dependre de moy. Mais, adjousta-t'elle, voylà nostre dessein bien formé; il ne reste plus qu'à faire qu'Amasis le treuve bon. – Personne, dit Madonte, ne pourra mieux que vous, la faire consentir à nous permettre ce petit voyage, c'est pourquoy je suis d'avis que vous luy en fassiez la proposition. – C'est ce que je ne croy pas, respondit la Nymphé en sousriant, aussi je desire qu'on opine là dessus, et que la pluralité de voix l'emporte. – Je vous donne la mienne, dit Rosaniré. – Et moy de mesme, adjousta Daphnide. – Commencez donc, belle Galatée, dit Dorinde, à vous y preparer, car vous voyla condamnée à recevoir cette commission. – Voylà, reprit la Nymphé, un Conseil bien-tost tenu, mais puisque vous me le commandez, je ne feray nulle difficulté de vous obeyr.

A ce mot elle entra dans le cabinet d'Amasis, qu'elle treuva toute pensive, et luy ayant proposé la resolution qu'elles avoient prise, elle l'approuva, et se resolut de s'aller promener à Montbrison, cependant qu'elles passeroient leur temps chez Adamas. Galatée luy ayant fait la reverence voulut sortir, mais la Nymphé la rappela, et apres l'avoir considerée un peu attentivement : Dittes-moy la verité, Galatée, luy demanda-t'elle, si Lindamor prend party aupres de Gondebaut, et qu'il abandonne mon service comme il l'a resolu, ne l'accuserez-vous pas d'une extreme mescoissance ? – Je ne pense pas, Madame, luy respondit Galatée, que la volenté luy en vienne jamais, car il a vos interests en trop grande recommandation. – Mais, reprit Amasis, je n'ay plus d'interest en cela, puisque Gondebaut et moy ne sommes plus ennemis ? – N'importe, Madame, repliqua la jeune Nymphé, c'est assez qu'il l'ait esté, pour faire que ce chevalier ne le serve jamais, si vous ne luy en faites un tres-expres commandement. – Vous jugez, adjousta Amasis, si advantageusement de son humeur, que je

conjecture par là que vous avez de la bonne volonté pour luy ? – Madame, repliqua Galatée, rougissant un peu, il est certain que je n’ay point de sujet de le hayr. – Et bien, dit Amasis, allez mettre ordre à recouvrer des troupeaux, puisque vous voulez devenir bergeres, et une autrefois nous en discourrons plus amplement. Amasis sousrit proferant ces paroles, et Galatée qui observoit jusqu’à la moindre de ses actions, prit de là une bonne opinion de ses affaires.

Au mesme temps qu’elle voulut sortir, Thamire se presenta à la porte, et Galatée l’ayant pris par la main, le mena à la Nymphe qui sçachant qu’il estoit là pour recevoir l’honneur de ses commandemens, luy donna charge de dire au grand Druide, qu’elle avoit bien du regret dequoy il ne s’estoit pu trouver à la conclusion de la paix, que toutefois s’il survenoit quelque chose de nouveau, elle auroit le soing de l’en faire advertir. Thamire luy ayant baisé la robe, promit de faire ce qu’elle luy commandoit, et apres avoir dit adieu au reste des Dames, partit pour aller revoir sa chere Celidée, qui luy sembloit absente depuis plus d’un siecle bien qu’il n’eut esté qu’un jour sans la voir.

Il ne fut pas arrivé à cent pas de la maison du Druide, qu’il la rencontra, mais avec un visage si triste, que cela le mit en peine, et luy fit desirer d’en sçavoir le sujet. La bergere qui Taymoit comme son ame, et qui ne taschoit qu’à luy plaire : Le desplaisir, luy dit-elle, dont vous voyez que je suis atteinte, vient plustost de l’interest d’autruy que du mien, et si vous prenez la peine d’entrer chez Adamas, vous serez bien insensible si vous n’y devenez aussi affligé que moy. Tout y est dans un extreme desordre, presque tous ceux que vous y laissastes, partirent hyer, un peu de temps après vous, et ce qui resta de bergers et de bergeres, est dans une telle confusion, qu’il seroit impossible de vous la bien représenter : Alexis s’est perdue, Silvandre n’est point revenu depuis hyer; Diane et Astrée sont sorties aujourd’huy de leur chambre, devant que le jour y soit entré, sans que depuis on en ait eu aucunes nouvelles ; Paris est party pour les aller chercher, Leonide, Phillis, Lycidas, Stelle, Hylas, Doris, Adraste. et les autres en ont fait de mesme, et je n’eusse point esté jusqu’à cette heure sans les suivre, si je n’eusse bien creu que vous reviendriez bien-tost. – Voyla, dit Thamire, un changement bien estrange, mais afin qu’on ne juge pas que nous ayons moins de bonne volonté que les autres, je suis d’avis que nous fassions de nostre costé, ce que nous pourrons pour le service du Druide, après que je luy auray rendu compte de ce qu’Amasis m’a commandé particulierement de luy dire. – Tout ce que nous pouvons, respondit Celidée, c’est d’aller chercher des nouvelles d’Astrée et de Diane, car c’est le principal soing qui le travaille. – Et bien, adjousta Thamire, nous y ferons nos diligences, cependant vous pouvez m’attendre icy, sous l’ombrage que ces arbres vous presentent, et je reviendray le plustost qu’il me sera possible. Celidée, l’ayant embrassé, le baisa, et puis s’assit, et Thamire s’en alla dans la maison du Druide.

Il fut d’abord jusqu’à la chambre d’Adamas, sans rencontrer ame du monde, et parce qu’il en treuva la porte fermée, cependant qu’il dispuoit en luy-mesme s’il heurteroit ou non, il ouyt Adamas qui disoit assez haut : Mais, Bellinde, à quoy croyez-vous que servent toutes ces larmes ? Ne voyez-vous pas que vous les respandez inutilement, et qu’elles ne sçauroient empescher que ce que les dieux ont destiné, n’arrive comme ils l’ont arresté dans leur fatale ordonnance ? Ce peu de mots fut cause que Thamire presta l’oreille plus attentivement, et qu’il ouyt que Bellinde respondit avec un grand souspir : Helas ! je sçay assurément que toutes les eaux du monde ne seroient pas capables de laver la faute que je vois bien que Diane a faite ; mais quelque cognoissance que j’en aye, je ne laisse pas de les donner au ressentiment que j’ay de son crime, afin qu’elles puissent un jour servir de tesmoignage, que j’ay desapprouvé son action, et que je n’attendois pas un si mauvais fruit de la nourriture que je

luy ay donnée. – Pour encor, reprit le Druide, je ne l’ose accuser de rien, car pour avoir esté la moitié d’un jour esloignée de vous, il se peut faire qu’elle en a eu des sujets bien pressants, et quand elle vous les dira, vous treuverez ses excuses legitimes. Il ne faut pour cela, sinon qu’elle ait mal reposé cette nuict passée, et qu’estant sortie comme elle a faict de bon matin, elle se soit peut-estre endormie sur l’herbe, pour faire qu’elle ne revienne point qu’il ne soit bien plus tard. – Ah dieux ! repliqua Bellinde, si elle n’eust eu que ce dessein, il ne luy eust pas esté difficile de m’en demander la permission, mais quand je repasse un peu attentivement par ma memoire les responses et les mines qu’elle me fit hyer quand je voulus sonder sa volonté touchant le mariage de Paris, duquel elle n’a jamais esté digne, je remarque aisément qu’elle a quelque autre chose dans la fantaisie, et qu’il est dangereux qu’elle ne le fasse esclorre, au prejudice, peut-estre, de sa reputation et de la mienne. – Nous verrons, dit Adamas, dans ce qui nous reste du jour, s’il sera juste ou non que vous la condammiez, cependant je ne trouve pas que vous ayez tout à fait raison de vous affliger, comme vous faites.

Disant cela, le Druide s’approcha un peu de la porte, et Thamire qui craignait d’estre surpris, heurta comme un homme qui avoit quelque affaire bien pressée ; et cela fut cause qu’Adamas se hasta d’ouvrir, et Thamire le voyant seul avec Bellinde, se recula de deux ou trois pas, comme s’il eust eu peur de les destourner. Mais le Druide l’ayant prié d’entrer, luy demanda des nouvelles de Marcilly, à quoy Thamyre respondit de cette sorte : Mon pere, la Nymphé Amasis m’a commandé de vous dire qu’elle est aujourd’huy dans la parfaite jouyssance de la paix par le traitté solemnel qu’elle en a fait avec Ligonias, qui estoit venu de la part du Roy des Bourguignons. Elle a differé le jour qu’elle avoit destiné pour le sacrifice, jusqu’au retour de Rosileon, qui sera, comme elle croit, dans cinq ou six jours, et les Princes m’ont commandé à leur despart de vous assurer de la volonté qu’ils ont de vous servir en toutes sortes d’occasions. – Je me resjouys, luy dit Adamas, du bon succez que je voy prendre aux affaires de cette grande Nymphé, et suis bien aise qu’elle ait differé le sacrifice, à cause de quelques accidens qui me sont arrivez. – Celidée, repliqua Thamire, m’a dit confusément, quelque chose de Diane et d’Astrée, mais je n’ay sceu bien entendre ce qu’elle vouloit dire. – C’est, respondit Adamas, que ces bergeres n’ont point esté ceans de tout le jour, et nous sommes maintenant en peine d’apprendre ce qu’elles peuvent estre devenues. – Je vay, luy dit alors Thamire, en chercher des nouvelles, afin d’apporter si je puis quelque remede à l’impatience où vous estes de les voir.

A ce mot il fit une profonde reverence, et cependant que le Druide se remit en discours avec Bellinde, il s’en revint où Celidée Tattendoit. Aussi-tost qu’elle le vid revenir, elle se leva, et l’ayant pris par la main, tous deux se mirent en queste de ces belles bergeres.

Mais il leur eust esté bien difficile de les rencontrer, car craignants d’estre diverties du dessein qu’elles avoient fait la nuict auparavant, et se doubans bien qu’infailliblement on les suivroit, elles avoient mis tant de soing à se bien cacher, qu’il estoit presque impossible de les trouver où elles estoient. La nuict elles avoient couché seules dans un lict, car Leonide qui voulut en l’absence d’Alexis, dormir dans leur chambre, pria Phillis de luy venir tenir compagnie ; de sorte qu’Astrée et Diane estans demeurées en estat de se pouvoir librement entretenir de leur commune affliction, apres quelques petits discours qu’elles eurent avec Leonide et Phillis, soudain qu’elles jugerent que le sommeil leur avoit fermé les yeux, elles se tournerent l’une contre l’autre, et s’estants embrassées, elles furent quelque temps sans parler.

Mais Astrée vaincue par les propos que le Druide luy avoit tenus touchant la fortune de Celadon, fut la premiere qui rompit le silence, en ces termes : Helas ! ma sœur, luy dit-elle en

souspirant, nostre douleur sera-t'elle eternelle ? sommes-nous destinées à n'avoir jamais aucun contentement ? Je ne suis pas plus-tost tombée dans un malheur, qu'au lieu de m'en voir delivrée, je me vois contrainte d'en souffrir encore d'autres plus grands et plus sensibles. J'ay ouy dire quelquefois à Silvandre, que toutes choses ont leur vicissitude, mais ma disgrâce n'en a point, et depuis que le sort a commencé de troubler l'estat de ma vie, je n'y ay jamais remarqué de changement. – Ma sœur, respondit Diane; il est certain que nous ne sommes pas de celles à qui la fortune rid le mieux, ny à qui le Ciel envoie le plus de graces. Pour moy, je sçay bien que depuis que Filandre est mort, je n'ay pas gousté une seule des douceurs que Ton trouve dans l'usage de la vie, et je puis dire entre vous et moy, que le moindre de tous les ennuyes que j'ay receus, a esté l'affection de Silvandre. Mais voyez si le Destin n'est pas bien ennemy de ma prosperité, je n'ay pas plustost eu fondé quelque esperance en l'amitié de ce berger, que mille obstacles se sont venus opposer à mon bien, et qu'il a fallu que j'y aye esté traversée, non pas par autruy, mais par moy qui ay donné le plus grand coup à ma ruine ; car puis qu'il faut tout dire, il est tres-vray que si je n'eusse point adjousté de foy aux rapports que Laonice me fit, je n'eusse jamais permis à Paris d'aller resoudre mon mariage avec Bellinde, et ne luy eusse jamais tesmoigné d'avoir sa recherche agreable. Ainsi je ne croy pas qu'il se fust obstiné à me vouloir posseder contre mon consentement, et je ne serois pas maintenant à la veille de me voir forcée à faire une faute irreparable, et contre mon amour, et contre le repos de Silvandre. – Les dieux, reprit Astrée, devroient, ce nie semble, desormais estre contents, puis que par les maux que nous avons soufferts, ils se sont assez vangez des fautes que nous avons faites, vous contre Silvandre, et moy contre Celadon ; et cependant ils ne laissent pas de nous persecuter encore, et je ne croy pas que leur haine finisse qu'avecque nostre vie. – Si cela est, adjousta Diane, leur courroux ne durera plus guiere, car je suis resoluë à mettre bien-tost une fin à tant de miseres ; aussi bien, tost ou tard je serois contrainte de recourir à cette violence, puis qu'en l'humeur où je suis maintenant, je ne pense pas qu'il me fust possible de vivre un seul moment en la puissance de Paris.

A ce mot elle s'arresta un peu, puis reprenant la parole : Ah, ma sœur ! continua-t'elle, que vous avez usé tantost d'un terme qui m'a touchée vivement, quand vous avez dit, que vous appliqueriez à vos maux, le remede que le desespoir enseigne aux ames qui se lassent de souffrir ! Je vous jure que je ne respire maintenant autre chose, et que, dans les ennuyes dont la mienne est affligée, j'invoque la mort avec plus d'ardeur que je n'en eus jamais à desirer aucunes faveurs de la fortune. – Quand j'ay dit cela, respondit Astrée, j'ay parlé selon mon humeur, et selon ma passion, et je vous assure que la resolution que j'en ay faite n'est pas moins irrevocable que les Arrests de la fatalité ; aussi bien, à quoy me serviroit desormais la vie, qu'à me representer la suite de mes malheurs, et à me faire cognoistre qu'il faut bien que j'aye fait quelque grande offense contre les dieux puis qu'il semble que, pour me punir, ils inventent tous les jours quelque nouveau supplice ? Non, non, Diane, adjouta-t'elle, je trouve juste la volonté de vivre à ceux qui boivent à longs traits, comme on dit, le nectar et l'ambrosie, et qui semblent estre seulement au monde pour servir d'object aux graces et aux faveurs du Ciel; mais à ceux qui comme moy, n'osent pas seulement esperer la jouyssance d'aucune felicité, je tiens que c'est une extreme folie de la conserver, et de s'obstiner à vouloir destourner de soy, des accidents, dont l'effect est inevitable. Si je ne cognoissois parfaitement l'humeur de Celadon, et si je ne sçavois bien, que luy ayant ordonné de mourir, il est presque impossible qu'il n'ait desja obey à ce fascheux commandement, je croyrois que ce sujet-là pourroit avoir quelque force pour me retenir en vie ; mais puis qu'il n'est peut-être plus, et que mesmes quand il vivroit, j'aurois tousjours quelque remords dans l'ame, qui me reprocheroit comme un crime quantité d'actions, qui ont esté pourtant fort innocentes, j'advoue que je ne

croy point qu'il y ait de plus souverain remede contre tout cela, que celuy que je trouveray en ma mort. – Je pourrois bien, repliqua Diane, trouver dans le succez de ma vie des considerations aussi fortes, pour me faire desirer de ne vivre plus, et quand je ne regarderois que l'estat present de mon anxe, c'est sans doute qu'il m'en pourroit donner un sujet assez legitime ; car si la vie ne nous doit estre chere, qu'en tant qu'elle peut estre accompagnée de quelques contentements, je suis desja hors de toute esperance d'en oser seulement attendre. Et si, comme vous desireriez de vivre pour Celadon, j'avois quelque volonté de vivre pour mon berger, ne vois-je pas que cela ne se peut, sans que j'accepte l'alliance de Paris, et que par consequent je ne sois cause de la perte de Silvandre, qui m'a juré de cesser de vivre des le moment qu'il en apprendra la verité ? Mais, chere Astrée, je regarde que, quelque inclination que nous ayons à nous perdre, et quelque commodité que nous en rencontrions, il est impossible que cela se fasse, sans que ceux qui nous survivront, blasment nostre desespoir, et discourent à leur fantaisie des sujets qui nous l'auront inspiré. Et outre cela, j'ay ouy dire qu'il y en a beaucoup qui reclament la mort et qui la desirent ; mais quand elle se presente, il n'en est point qui ne trouve son visage effroyable, et qui ne soit bien aise de la fuyr. Cela veritablement me donne quelque sorte d'apprehension et me fait douter que je ne fusse trop peu courageuse pour recourir à cette extremité, quelque inviolable que fust la resolution que j'en aurois faite. – Pour ce qui vous regarde, reprit Astrée, il est croyable que vous auriez de la peine à mourir, d'autant mieux qu'il faudroit vous sousmettre à des maux, capables de donner de la crainte aux ames les plus hardies ; mais pour moy ? Ah ! j'ay un moyen le plus honneste et le plus legitime, que personne du monde sçauroit jamais choisir ; je mourray pour le repos et pour le plaisir, non pas seulement d'une Province, mais, peut-estre, de tout l'Univers. Diane qui ne sçavoit ce qu'elle vouloit dire : Ma sœur, luy demanda-t'elle, ne sçauray-je point quel il est, afin que je m'en serve de mesme ? – Je ne pense pas, respondit Astrée, qu'autre que moy y doive aspirer, mais je vous le diray pourtant, afin que vous ne croyez pas que je puisse vous cacher quelque chose. C'est, continua-t'elle, que la fontaine de la verité d'Amour est, comme vous sçavez, depuis quelque temps enchantée de telle sorte, que cet enchantement ne peut finir que par la mort du plus fidelle amant, et de la plus fidelle amante qui ait jamais visité cette province. Or sçachant bien que ma fidelité est en un poinct le plus hault où puisse jamais aller celle d'une fille, j'ay resolu de m'aller sacrifier pour le public, en attendant, qu'à mon exemple, il se trouve quelque berger qui veuille s'exposer pour le contentement, et pour la satisfaction de tout le monde. – En verité, repliqua Diane, voyla le plus beau et le plus glorieux dessein qui soit jamais entré dans la pensée d'une fille ! Ah, ma sœur, que je vous y accompagneray courageusement, et que je m'estimeray heureuse de courre cette fortune avecque vous ! – Ma sœur, dit Astrée, je ne refuse pas vostre compagnie, d'autant mieux que sçachant bien qu'une seule amante y doit mourir, je suis assurée que vous n'y recevrez aucun dommage. – Il en arrivera, reprit Diane, ce que les dieux voudront, mais je ne vous abandonneray point, et m'exposeray avecque vous à quelque peril qui se puisse présenter. – Si vous y estes bien résolue, adjousta Astrée, il faut que nous conduisions ce dessein le plus secrettement qu'il nous sera possible, et ne faut pas m'esmes que Phillis en soit advertie, car cette belle fille nous ayant comme elle fait, ne consentiroit jamais à nous laisser partir, et mettroit tant d'obstacles à nostre dessein, qu'à peine le pourrions nous jamais faire reussir. – C'est pour cela, adjousta Diane, que je serois d'avis que nous sortissions de ceans, devant qu'Adamas ny ma mere soient hors du lict, car dans la frayeur où je suis, je m'imagine qu'il ne sera pas plustost jour, qu'ils me viendront querir, pour faire que Paris m'espouse. – Mais, dit Astrée, dès qu'on ne nous trouvera plus dans nostre chambre, on nous fera suivre, et si l'on nous surprend on nous r'amenera, sans qu'apres cela vous puissiez jamais esperer de vous

desrober de leur vigilance. – A cela, répondit la bergere, nous ne manquerons pas de remède, car aussi-tost que nous serons sorties, nous irons nous cacher en quelque lieu, où nous demeurerons tout le long du jour, et apres cela, quand la nuict sera revenue, nous nous remettrons en chemin jusqu'à ce que nous soyons arrivées au lieu qui doit mettre fin à toutes nos calamitez. – Et si le sommeil nous surprend ? adjousta Astrée, voilà notre affaire en desordre ! – C'est, repliqua Diane, ce que je ne crains pas, car je sçay que, mesme quand je le voudrois, il me seroit maintenant impossible de reposer; mais pour jouer au plus seur, je vay commencer à m'habiller, cependant que Leonide et Phillis dorment assez profondement, pour ne me point ouyr, quelque bruit que je fasse.

A ce mot, Diane se jetta hors du lict, et à la clairté de la lune ramassa ses habillements, et s'en accommoda le mieux qu'il luy fut possible ; Astrée de son costé se couvrit des siens, et puis toutes deux se remirent sur le lict, en attendant que la nuict fust un peu plus avancée. A peine furent-elles assises, qu'elles ouvrent que Phillis souspiroit, et parce que ses souspirs estoient mezlez de quelques gemissements, elles crurent que peut-estre elle s'estoit 'apperceue de leur dessein : et ce qui leur en donna plus de creance, ce fut que tout à coup elle se mit à crier, à mots toutefois interrompus : Sans moy, ah ! ma sœur, ah ! Diane, non, non, non.... A ce mot de sœur et de Diane, les deux bergeres s'imaginèrent que tout estoit descouvert, et furent si fort espouvantées, qu'Astrée descendit du lict pour luy aller dire tout le secret de leur voyage, et de fait, dès qu'elle fut aupres d'elle, elle se disposa pour l'en entretenir, mais s'estant baissée pour luy parler à l'oreille, afin que Leonide ne la pust ouyr, elle vid qu'elle avoit les yeux fermez, ce qui fut cause qu'Astrée se douta que c'estoit infailliblement l'effect de quelque songe. Elle lui vid aussi le visage couvert de larmes, dequoy elle eut tant de compassion, qu'elle ne put s'empescher de pleurer aussi. De cette sorte elle s'en revint aupres de sa compagne, et luy ayant assuré que Phillis dormoit : Ma sœur, luy dit Diane, sortons de la chambre, et regardons si nous ne pourrons point treuver quelque moyen pour sortir de la maison ; le jour arrivera que nous n'y prendrons pas garde, et s'il nous surprend icy, j'apprehende bien d'estre troublée dans la volonté que j'ay de vous accompagner. – Sortons, répondit Astrée, mais ne faisons pas beaucoup de bruit, de peur d'esveiller Leonide ou Phillis.

Disant cela, elles ouvrirent la porte fort doucement, et apres avoir descendu l'escalier, entrèrent dans la basse cour. Dès qu'elles commencerent à paroistre, deux grands chiens que l'on nourrissoit pour la garde de la maison, se mirent à abboyer, et leur firent tant de peur, qu'elles retournerent sur leurs pas, et fermerent promptement la porte qui respondoit de la cour au degré par où elles estoient descendues. Apres cela elles l'entrouvrirent sans bruit, et virent qu'un valet qui avoit le soing des clefs s'estoit levé au bruit que ses chiens avoient fait. Un peu apres elles apperceurent qu'il ouvrit le guichet de la grande porte, et qu'apres avoir un peu jette les yeux d'un costé et d'autre hors de la maison, il le referma, et se retira avecque ses chiens dans sa petite chambre, sans se souvenir de reprendre ses clefs qu'il laissa par dedans attachées à la serrure. Cela leur donna un peu d'assurance, de sorte que dès qu'elles jugerent que ce portier avoit eu assez de temps pour se r'endormir, elles traverserent la basse cour, et apres avoir ouvert la mesme porte fort doucement, sortirent de la maison, aussi effroyées, que si elles eussent esté coupables de quelque grand crime.

Aussi-tost qu'elles furent sorties, elles se prirent par la main, et se mirent à courir de toute leur force, se tournants toutefois de temps en temps, comme si elles eussent eu peur qu'on les eust suivies. Enfin dès qu'elles furent hors d'haleine, elles s'arresterent, et apres avoir bien soufflé, Diane qui estoit la plus espouvantée : Mon Dieu ! ma sœur, luy dit-elle, qu'est-ce que nous entreprenons ? et quel sera le courage que j'auray à la fin de ce dessein, si j'en ay si peu

au commencement ? – Nous entreprenons, répondit Astrée, d’accomplir une résolution qui nous doit affranchir de la tyrannie de tous les malheurs dont nous avons esté persecutées, et c’est pour cela que nous ne devons pas manquer de courage, puis que de cette action dépend immédiatement le repos dont nous devons jouyr dans la seconde vie que nous attendons. – Je sçay bien, reprit Diane, quel est le bien qui nous en doit arriver, mais cela n’empesche pas que je redoute un peu les moyens par lesquels il nous y faut parvenir. Toutefois, ma compagne, adjousta-t’elle, baisant Astrée, vostre presence me r’assure en quelque sorte, et me fait croire qu’il ne me sçauroit arriver de mal si grand, qu’il ne soit moindre que le plaisir que j’ay d’estre en vostre compagnie. – Ma sœur, repliqua Astrée, vous y recevrez fort peu de contentement, et moy beaucoup de satisfaction, en ce que je vous auray pour tesmoing de la dernière et de la plus memorable action de ma vie. Toutefois sans nous amuser si tost à nous entretenir de ce discours, je serois d’avis que nous cherchassions quelque lieu bien commode pour nous cacher et que cependant nous fissions provision des fruits que ces arbres nous presentent ; car je regarde que si nous sommes obligées à ne sortir point de tout le jour du lieu où nous nous serons mises, il est croyable que nous aurons quelque nécessité de manger. – En verité, adjousta Diane, je ne pense pas que l’on ait jamais vëu dans un mesme esprit deux volonteés si differentes, nous sommes sorties ce matin avec une inviolable résolution de mourir, et cependant vous parlez de manger, comme s’il nous devait rester quelque grand soing de nostre vie. – Il m’en reste aussi, répondit Astrée, car pour rien du monde je ne voudrois mourir d’autre mort, que de celle qui doit servir à disenchanter la fontaine où nous allons. – Et bien ! repliqua Diane, faisons tout ce qu’il vous plaira, cueillons des fruits, mangeons, mourons, je veux tout ce que vous voudrez.

Disant cela, elles avançaient tousjours, et remontoient le long de Lignon, resolues de s’arrester au premier lieu qu’elles jugeroient propre à les receler tout le long du jour. Elles alloient aussi cueillant des fruits, et presque insensiblement elles en remplirent leurs pannetieres. Mais apres avoir marché assez longuement, Astrée vid naistre l’aurore et puis le soleil, qui, dorant la pointe des montagnes, et descendant peu à peu dans la plaine pour la peindre d’une mesme couleur, sembloit se haster, pour descouvrir le lieu bien-heureux que ces deux beautés choisiraient pour leur retraite. Cela fut cause que ne voulants plus differer de se cacher, elles chercherent un peu plus curieusement que de coustume, et qu’estant assistées d’une plus grande clairté, elles eurent plus de commodité de voir les lieux que la nature leur offroit pour favoriser leur dessein. Elles se logerent en beaucoup d’endroits, mais semblables aux criminels, qui ne croyent jamais pouvoir treuver de retraite assez assurée, et qui, à moins que d’estre dans le centre de la terre, s’imagineroient tousjours d’estre exposeés à la veue de tout le monde, elles ne pouvoient se persuader qu’on ne les apperceust, en quelque lieu qu’elles se pussent mettre. Enfin apres avoir beaucoup roulé, elles virent sur le bord de la riviere une petite caverne qui leur parut si commode, qu’elles resolurent de s’y arrester. Elles y entrerent donc, bien qu’avec une grande difficulté, à cause des buissons qui en empeschoient l’entrée, et s’estant assises dessus un siege de mousse, qui monroit d’avoir esté fait par artifice, elles se preparerent d’attendre là ce que le Ciel ordonneroit de leur fortune.

Presque en mesme temps, Phillis, qu’elles avoient laissée dans le lict, s’esveilla, et, parce qu’elle avoit encore la memoire embrouillée de quelques fascheux songes qui l’avoient travaillée tout le long de la nuict, elle se leva doucement d’aupres de Leonide, pour se venir jetter dans le lict de ses compagnes, afin de leur rendre compte des imaginations qu’elle avoit eues. Mais quand elle ne les y treuva pas, et qu’elle n’apperceut plus ny leurs habits ny leur personne, elle commença à se douter de quelque chose, et à craindre le malheur dont ses songes l’avoient menacée. Elle ouvrit d’abord les fenestres, et voyant que le soleil estoit à

peine levé : Voicy, dit-elle en elle-mesme, une diligence extraordinaire, Astrée et Diane n'avoient pas accousturné de se lever si matin. Puis essayant de juger pour quoy-elles estoient sorties de la chambre sans luy rien dire : Mais, continuoit-elle, pourquoy me laisser dans le lict ? depuis quand suis-je devenue suspecte à leurs entretiens ? Ah ! ma sœur, ah ! Diane, je meure ! Vous me la payerez, je vous apprendray à ne faillir plus contre ce que vous devez à nostre commune amitié. Disant cela, cette bergere s'alloit peu à peu habillant, et dès qu'elle fut en estat de sortir, elle descendit le degré et s'en alla dans la salle, mais ne treuvant personne, elle courut dans la grande gallerie, puis traversant la basse-cour, et n'ayant pas rencontré seulement un domestique, à peine que cela ne la fist mourir. Ne sçachant toutefois à quoy se resoudre, dans cette extremité elle revint dans sa chambre, et ayant esveillé Leonide : Pardonnez moy, belle nymphe, luy dit-elle, si j'ay esté contrainte d'interrompre vostre sommeil ; je ne puis plus vivre si vous ne treuvez quelque remede à l'inquietude qui me travaille : Astrée et Diane ne sont plus ceans, et je crains qu'elles soient allées se perdre en quelque lieu, puis qu'elles m'ont caché leur fuite.

Leonide alors toute estonnée, car elle sçavoit l'estat de leur ame et de leur amour, s'habilla le plus promptement qu'elle put, et puis toutes deux s'en allerent à celui qui avoit le soing de la porte, pour sçavoir si quelqu'un estoit desja sorty. Il leur jura qu'il n'avoit encor ouvert à personne, qu'il estoit bien vray qu'il avoit ouy abboyer les chiens un peu devant le jour, mais que s'estant levé et n'ayant apperceu personne, il s'estoit remis au lict, et avoit dormy jusqu'alors sans avoir plus ouy aucun bruit. Leonide et Phillis fort estonnées s'en allerent à la porte, mais treuvant que les clefs y estoient attachées, elles ne douterent plus que ces bergeres ne pussent estre sorties par ce moyen. Elles crurent donc que le meilleur estoit d'en advertir le Druide, et en attendant qu'il fust levé, elles s'en allerent dans la gallerie, où elles ne furent pas plustost, que Phillis ne pouvant retenir ses larmes : Helas ! Madame, dit-elle, que le coeur me l'a bien dit, et qu'à mon dommage j'ay bien esté trop veritable prophete de ce qui m'est arrivé ! Tout le long de la nuict j'ay esté dans des inquietudes nompareilles, et j'ay esté travaillée de si fascheuses resveries, qu'en ma vie je n'ay jouy d'un sommeil si mal plaisant. – Les songes, respondit Leonide, ne sont qu'illusions et que fantaisies, où l'on ne peut assoir le fondement d'aucune verité. – Ah ! sage nymphe, reprit la bergere, assurez-vous qu'ils ne l'ont point esté cette fois, et que j'ay veu tout ce que je voy aussi clairement, que si je n'eusse pas dormy ; car, madame, il faut que vous sçachiez qu'un peu apres que j'ay esté endormie, et je juge que ce peut avoir esté environ sur le milieu de la nuict, il m'a semblé que l'ame de Céladon et celle de Silvandre s'estoient approchées du lict d'Astrée et de Diane, et que celle de Celadon, plus offensée que l'autre, disoit à ma sœur, avec un ton de voix qui tenait tout ensemble et de l'amour et du courroux : Ingratte bergere, Celadon est mort par ton injuste commandement, et tu dois mourir pour satisfaire à sa juste priere, voicy son ombre qui t'attend pour te conduire dans les champs d'Elise, et qui ne cessera de te persecuter, que tu n'ayes en sa faveur disposé du dernier moment de ta vie. Alors il m'a semblé que l'autre prenant la parole : Et toy, ma Diane, a-t'elle dit, qui as jadis triomphé de moy par la puissance de tes charmes, s'il te reste quelque memoire de ma fidelité, demeure constante en l'affection que tu m'as promise, et resoustoy plustost de mourir à mon exemple, que de vivre dans le blasme que t'apporteroit ton infidelité. A ce mot cette ombre s'est teue, et j'ay creu ouyr Astrée, qui respondant la premiere : Ouy, Celadon, a-t'elle dit, je satisferay au desir que tu as, j'iray de bon cœur despouiller aupres du tien la pesanteur de ce miserable corps, et accompagneray ton ame en quelque lieu qu'elle prenne le soing de me conduire. Et puis Diane, et toy Silvandre, a-t'elle adjousté, prends garde à ne partir point sans moy, je me veux rendre inseparable de ton ame, afin que n'ayants pu estre unis durant' ta vie, nous le soyons au

moins après ta mort. Disant cela elles se sont habillées, à ce qu'il m'a semblé, et puis suivants ces deux ames qui les guidoient, elles sont allées se jetter dans les bras d'Amour, qui en ayant quelque sorte de compassion, leur a donné le contentement qu'elles demandoient. Je me souviens fort bien que j'ay fait ce que j'ay pu pour les retenir ou pour les suivre, j'ay pleuré, je me suis mise en colere, j'ay crié tantost contre Astrée, tantost contre Diane, leur reprochant qu'il ne leur estoit pas permis de rien entreprendre sans moy, mais ces ingrattes n'en ont point tenu de compte, et sont parties sans me vouloir seulement dire adieu.

– Les accidents qui nous arriverent hyer, dit Leonide, ont esté cause de cette resverie, car on dit que c'est le propre des songes, de représenter durant la nuict les choses dont on s'est entretenu durant le jour ; car ces ames de Celadon et de Silvandre, leurs discours avec ces bergeres, leur resolution, tout cela est tiré du dessein que Celadon fit de mourir, des plaintes qu'il fit contre Astrée, et du sujet qu'à Silvandre d'empescher que Diane n'es-pouse Paris. – Quoy que ce soit, reprit Phillis, Diane et Astrée sont sorties, et voilà tousjours une partie de mon songe qui n'a pas menty. – C'a esté, respondit la nymphe, plustost une rencontre qu'autre chose, car il se peut faire que ces deux belles filles s'estants esveillées bien matin se seront allé divertir sans aucun dessein qui approche de celui dont nous les soupçonnons. – Non, non, madame, dit Phillis, jamais elles ne seroient parties sans me le dire, et à moins que de faire quelque resolution estrange, elles ne seroient point sorties sans m'en advertir. Mais, continua-t'elle, je les suivray malgré elles, et quelque volonté qu'elles ayent eue de se cacher de moy, je les chercheray de tant de costez, qu'il sera difficile que je n'en apprenne des nouvelles.

Disant cela, elles sortirent de la gallerie, et ayant sceu qu'Adamas estoit hors du lict, Phillis luy alla faire le recit de la fuitte de ses compagnes. Au commencement le Druide en rit, car il croyoit que tout cela n'estoit qu'une mocquerie, mais quand il en sceut toutes les circonstances et qu'il eut ouy les responses du portier sur les demandes que Leonide luy fit une seconde fois, il creut que ce qu'elle disoit n'estoit point entierement hors d'apparence. Il vint alors à se souvenir du dernier commandement qu'Astrée avoit fait à Celadon, et s'imaginant que pour luy en faire quelque satisfaction, cette bergere auroit bien pu recourir à quelque dangereuse extremité, il treuva juste l'apprehension de Phillis, mais cherchant le sujet pourquoy Diane avoit voulu s'eschapper aussi, il creut que l'amitié qu'elle avoit pour Astrée, avoit gagné cela sur son esprit, pour luy faire oublier ce qu'elle devoit aux commandements de Bellinde. Ainsi s'estant confirmé dans la crainte que ces filles pourroient bien attenter sur elles-mesmes, il pria tous les bergers et bergeres qui estoient dans sa maison, de courir apres elles, ce qu'ils firent ; car Hylas, Stelle, Calydon, Phillis, Adraste, Doris, Leonide mesme et les autres, partirent au mesme instant, et ne resta que Celidée, qui voulut attendre le retour de Thamire, pour l'obliger, comme elle fit, à prendre aussi le soing de les chercher. De tous ceux qui se mirant en cette queste, chacun prit un different chemin ; les uns se jetterent dans le bois, les autres dans la plaine, et Phillis, conduite par un meilleur Genie, prit tout le long de Lignon. Elle n'eut pas marché environ durant une petite demie heure, qu'elle apperceut Lycidas couché de son long sur l'herbe tout au bord de la riviere, et si pres de l'eau, qu'il mouilloit sa main dans les petites ondes, qui se rompoient doucement contre le rivage. Cette rencontre luy plut infiniment, car elle mourait d'envie de le voir, pour apprendre ce qui luy estoit arrivé en la recherche de Celadon. Ayant donc un peu hasté le pas, elle ne fut pas plustost aupres de luy, que le surprénant : Bon-jour, luy dit-elle, mon Lycidas, et bien, où est Celadon ? A ce mot elle s'assit aupres de luy, et le berger se tournant vers elle, fort estonné pourtant de la voir seule en ce lieu si peu frequente : Ma maistresse, luy respondit-il en soupirant, il faut qu'il ne soit plus dans nostre plaine puis que je ne l'y ay pas

trouvé. J'y ay employé le plus de peine qu'il m'a esté possible, et je croy qu'il s'est encore une fois precipité dans Lignon, car je ne sçache recoin si caché dans tous ces boccages, où depuis hyer je ne l'aye spignèusement cherché. – S'il est mort, reprit Phillis, je crains bien qu'Astrée n'arreste guiere à le suivre, car cette mauvaise s'est desrobée de moy, sans que je puisse seulement presumer où elle est allée. Diane, comme je croy, est avec elle, car on ne peut avoir des nouvelles de l'une ny de l'autre, et je sçay bien qu'elle a esté touchée d'un si sensible repentir, dequoy elle a si mal traité Celadon, qu'il est capable de luy inspirer tout ce que la rage a jamais fait faire à une ame desesperée. – Il ne sçauroit estre si grand, repliqua Lycidas, ce repentir, qu'il ne soit encore moindre que l'offense qu'elle a commise et contre mon frere et contre moy ; et en cela elle ne vous a pas espargnée non plus que nous, car si, comme vous me l'avez dit souvent, vous prenez quelque interest aux accidents qui m'arriuent, n'est-il pas vray qu'elle vous a desobligée par les injures qu'elle m'a faites ? – Ah ! Lycidas, dit Phillis, elle m'a vraiment fashée quand elle vous a fait du desplaisir, mais s'il estoit aussi facile de remedier aux malheurs qui sont arrivez, qu'il me seroit aisé de luy pardonner, nous serions bien-tost dans la jouyssance du repos qu'il ne nous, est pas seulement permis d'esperer. Car il faut que vous s'çachiez, Lycidas, que quelques grandes que soient les fautes que vous croyez qu'Astrée a commises, elle n'a jamais manqué d'excuses pour s'en deffendre, et pour faire treuver justes tous les ressentiments qu'elle a tesmoignez. – Ma Phillis, dit Lycidas en l'interrompant, pour Dieu ! si vous voulez que je croye que vous m'aimez, ne tenez point le party de cette inhumaine, je ne doute pas qu'elle n'invente tout ce qu'elle jugera pouvoir servir à sa descharge, mais il me semble que vous et moy, qui par la longue pratique que nous avons eue de son humeur, la cognoissons jusques dans l'ame, ne sçaurions douter sans crime, de celuy dont elle est coupable contre la fidelité de Celadon. Helas ! continua-t'il, quand je me remets dans l'esprit quelle a esté sa vie, et ce qu'il a souffert pour cette mauvaise, je meure, Phillis, si je ne croy que cela auroit esté capable de faire mourir de compassion tout autre cœur que celuy de cette insensible. Quel croyez-vous qu'il estoit lorsque je le vins querir dans cette caverne où il s'estoit confiné quand Alcé nostre pere ayant fait imiter les caracteres d'Astrée, luy fit escrire que Corebe l'alloit espouser ? Jamais homme ne fut plus desfait, il avoit laissé croistre ses cheveux outre mesure, son visage s'estoit si fort amaigry, qu'il paroissoit une autre fois plus long qu'il ne l'a quand il se porte bien, ses yeux que vous sçavez qu'il a si beaux, ne se voyoient presque plus, tant ils estoient enfonchez dans sa teste, et son teint estoit devenu si jaune, qu'il fallut que le sang fist une force en moy pour me le faire cognoistre quand je le rencon-tray. – Il me semble, adjousta Phillis, que vous nous dittes alors, que sa caverne estoit le long de Lignon ? – Elle l'est aussi, respondit Lycidas, et si vous la voulez voir, vous n'avez qu'à tourner la teste, la voilà à deux pas de vous : son entrée semble n'estre pas d'un acces trop facile, car vous voyez quantité de ronces qui la couvrent, mais elle est assez agreable au dedans. Disant cela Phillis et Lycidas se leverent et s'en allerent à l'ouverture de cette grotte. Aussi-tost que Phillis y fut, elle avança la teste pour regarder dedans, mais ne pouvant rien voir à cause des buissons et de l'obscurité, elle commença de s'y faire un passage, et se tournant à Lycidas : J'ay une si grande envie, dit-elle, de la voir à cause de Celadon, que quand je devrois laisser la moitié de ma peau dans ces espines, je suis resolute d'y entrer. Le berger qui craignoit en effet qu'elle se fist du mal, l'arresta par la main, et luy dit, que sans se mettre au hazard de se blesser, il pourroit bien luy en faciliter le passage, et de fait, il se mit aussi-tost à rompre avec sa houlette les buissons qui estoient au devant. Dieu sçait quel fut alors l'estonnement d'Astrée et de Diane ! car ces deux bergeres qui s'estoient cachées dans cette caverne pensant y estre en seureté, n'avoient pas perdu une seule parole de tous les discours que Lycidas et Phillis avoient eus ensemble. Au

commencement elles crurent bien, que c'estoit par hazard qu'ils s'estoient rencontrez en ce lieu, et jugerent facilement que Phillis. n'estoit en campagne que pour leur sujet, mais quand elles ouvrent qu'elle s'approchoit de la grotte, et qu'elle s'opiniastroit à la visiter, Astrée qui avoit encore l'esprit en desordre, à cause de ce que. Leonide' avoit fait le jour devant, prit opinion que cela se faisoit par quelque sortilege, et qu'il estoit impossible qu'elle eust appris autrement le lieu où elles s'estoient enfermées. Toutefois resolue d'attendre à quoy tout cela se termineroit, au premier bruit que fit Lycidas en rompant les espines, elles se leverent et s'allèrent mettre dans l'endroit qu'elles jugerent estre le plus obscur.

A peine eurent-elles achevé de se mieux cacher, que Phillis entra, qui n'ayant que fort peu de jour, parce qu'elle s'ostoit elle-mesme la plus grande partie de celuy que l'ouverture luy pouvoit donner, n'osa pas entrer beaucoup avant, mais s'estan arrestée au premier pas : Lycidas, dit-elle, est-il vray que Celadon fut icy durant pres de six Lunes ? – Il y fut, respondit le berger, tout autant de temps que dura son esloignement, car il n'en sortit jamais, que pour venir quelquefois sur le bord de la riviere mesler ses larmes avec le courant de ses eaux, et luy confier le secret de ses amoureuses pensées, comme il fit dans cette boule de cire que je pris, et qui nous enseigna en quelque façon, le lieu de sa retraite. – En verité, reprit-elle, je ne croy pas qu'il me fust possible d'y vivre la moitié d'un jour seulement ; car ce lieu me semble un peu trop horrible, outre que la chose du monde que je crains le plus c'est l'obscurité. – Quand on est dedans, repliqua le berger, on y voit assez clair, et sur tout, quand on y a demeuré un peu de temps. – C'est ce que je n'essayeray point, dit Phillis, se retirant avec un peu de haste, car il me semble que ce lieu est bien plus propre à recevoir des serpents que des hommes.

Disant cela, elle sortit au grand contentement d'Astrée et de Diane, qui mouroient de peur qu'elle les surprist, ce qu'elle eust fait infailliblement, pour peu qu'elle eust demeuré là davantage, à cause qu'insensiblement elle se fust accoustumée à cette blafarde lumiere que le jour y donnoit, et dont Phillis ne se put appercevoir d'abord, parce qu'elle estoit encore esblouye de la clairté du soleil. Dès qu'elle fut dehors, Lycidas et elle s'allèrent remettre en la mesme place où ils estoient auparavant, et le berger reprenant la parole : Mais, chere Phillis, luy dit-il, est-il vray qu'Astrée ait entrepris quelque chose sans vous en avertir ? – Je vous assure, respondit Phillis, que j'en suis, extremement en peine, et que si je la voyois, je luy en ferois des reproches plus grandes peut-estre qu'elle ne pense. – Mais non pas si justes, adjousta Lycidas, que celles que je lui pourrois faire, touchant mon desplaisir et la disgrace de Celadon. – Tant y a, reprit la bergere, que je luy ferois voir qu'elle a tres-mal observé les loix qui furent establies entre nous. – Helas ! repliqua le berger, comment eust-elle pu bien observer celles de l'amitié, puis qu'elle a si cruellement failly contre celles de l'amour ? – Nous avons beaucoup de sujet de nous en plaindre, dit Phillis, mais quand ce ne seroit que pour la punir, il faut que je continue mon voyage ; et que je n'espargne ny peine ny soing pour trouver cette ingrante : – Et bien ! dit Lycidas, ayez plus de pitié d'elle qu'elle n'en a eu de nous, et puis que vous le desirez, je prie les dieux qu'ils vous donnent plus de contentement en la recherche de cette cruelle, que je n'en ay eu n celle de Celadon. Apres quelques autres discours, ils se separerent, et Phillis ayant continué son chemin, Lycidas demeura sur le bord de la riviere, où plusieurs saules faisoient un assez agreable ombrage ; et apres avoir passé une partie du jour assis sur l'herbe, car il estoit extremement lassé du chemin qu'il avoit fait, il s'y coucha tout de son long, ne pouvant resister au sommeil qui le vint surprendre, à cause qu'il n'avoit point du tout reposé, ny dormy la nuict auparavant.

Mais quelque grande qu'eust esté l'inquietude de Lycidas, elle ne fut nullement comparable aux soings et aux craintes dont Silvandre fut attaqué, car cet amoureux berger s'estant perdu

bien avant dans le bois, et s'y voyant surpris par l'obscurité de la nuit, il se résolut à n'en partir point, et à jouir de la fraîcheur des champs, bien qu'elle fust incapable d'alléger en aucune sorte la flamme qui le consumoit. Pour cet effect il s'assit en terre, et s'estant appuyé contre un arbre, il n'y eut accident de sa vie que sa memoire ne luy representast, non pas pour le consoler, mais pour luy faire trouver plus insupportable, l'estat où il se voyoit réduit. Il fut dans ces fascheuses pensées durant pres de deux heures, mais quand il vid paroistre la lune, ce fut alors que sa douleur s'augmenta, comme s'il eust esté fatal que sa fureur eust pris sa naissance avec elle. Toutefois prenant cet astre pour tesmoin de malheurs : Belle Cinthie, s'escria-t'il, qui par la clarté de ta lumiere, sembles disputer contre ton frere le prix de la beauté ! grand flambeau qui, faisant le tour du monde, prends plaisir à luy donner un nouveau jour, clair astre qui descouvres les plus doux secrets qu'Amour enseigne dans ses escolles, dy moy, par pitié, si jamais tu as ouy de plus justes plaintes que celles que je fay maintenant, et s'il est possible qu'un mortel soit plus amant, ny plus affligé que moy ? Alors s'arrestant un peu, puis tout à coup reprenant la parole : Agréable flambeau, disoit-il, belle Lune, ne me verras-tu jamais content ? Telle, ce me semble, estois-tu cette mesme nuit que je me sauvay de la maison d'Abariel, et que tu vis, en ma place, perir une masse d'habillemens, sous le faix des pierres dont on le couvrit. Bel astre, verse desormais dessus moy de plus douces influences, je t'en conjure de la part de mon amour ! que si tu ne la trouves pas assez puissante pour t'esmouvoir, laisse-toy de grace, toucher aux interests de ma maistresse, elle est belle, et Diane comme toy.

A ce mot Silvandre se teut, et dans son silence, se laissant emporter à toutes les considerations que sa douleur lui fournissoit, il desira cent fois la mort, et se plaignit à cette Diane chasseresse, qui avoit autrefois habité le Forests, de quoy, elle et ses nymphes avoient depeuplé le pays, de Lyons et de tygres, comme si c'eust esté une action de peu de pitié, que de n'y avoir point laissé d'animal qui fust capable de le devorer. Apres cela, repensant au peu d'esperance qu'il avoit de posseder Diane, il s'abandonna tellement aux desplaisirs, qu'il est croyable qu'il s'y fust entierement perdu, si le sommeil n'en eust en quelque sorte adoucy l'aigreur, et ne luy eust fait trouver un peu de repos dans l'excez mesme de son inquietude. Mais, comme si ce peu de bien ne luy fust arrivé, qu'afin de luy donner plus de force qu'il n'en avoit, pour supporter les derniers malheurs dont il est oit menacé, il ne fut pas plustost esveillé, que voyant que le soleil estoit un peu haut, il résolut de se laisser voir à quelqu'un, seulement pour sçavoir quel succez auroit eu le dessein que l'on avoit fait pour le mariage de Diane. Il se leva donc, et prenant un chemin qu'il vid estre un peu battu, il se mit à le suivre, sans sçavoir pourtant en quelle part il le conduiroit.

Il n'eut pas marché durant un quart d'heure ou environ, qu'il ouyt assez prez de luy le son d'un flageolet, et ayant tourné ses pas de ce costé-là, il apperceut quelques brebis qui paissoient, et fort pres d'elles un jeune garçon, qui dansoit et jouoit, tout ensemble. Il estoit seul toutefois, ce qui fit juger à Silvandre qu'il falloit bien qu'il eust quelque grand sujet de satisfaction, puis que sans nul autre dessein que de se contenter soy-mesme, il faisoit si gayement tous ces bons et toutes ces passades. Il lie se fut pas plustost approché de luy que le berger cessa de danser, et ayant tourné le visage du costé de Silvandre, il le reconnut, car c'estoit le garçon qui avoit le soing de ses troupeaux. Aussi-tost que ce jeune homme vid son maistre, il courut à luy, et ayant tesmoigné un extremesme estonnement dequoy il n'estoit pas en la compagnie des autres bergers, Silvandre qui prenoit quelquefois du plaisir à l'entretenir, à cause des plaisantes reparties que son innocence luy faisoit faire : Et où voudrois-tu, luy dit-il, que je fusse mieux qu'aupres de mes troupeaux ? – Ah ! mon maistre, repliqua le jeune homme, il y a si long-temps que vous n'avez eu le soing de les visiter, que je ne sçaurois croire que ce sujet-

là vous ait maintenant amené icy. – C'est vraiment un hazard, reprit Silvandre, que je t'aye rencontré, mais puis que le sort m'a esté si favorable, je suis resolu de ne les abandonner plus. – Je sçay bien, respondit le jeune homme, que vous ne ferez plus de si longue absence, mais toujours faudra-t'il vous en separer un peu, quand ce ne seroit que pour assister à la feste qui se fait aujourd'huy dans la maison d'Adamas. – Et quelle feste ? luy demanda Silvandre, un peu surpris. – Celle, repliqua le jeune berger, du mariage de Paris, avec une bergere qui l'ayme, et qui est fille d'une certaine femme, qui est sa mere, et qu'on nomme je ne sçay comment. – Bellinde, sans doute ? dit Silvandre. – C'est elle-mesme, repondit le jeune homme, elle prend Paris, et celuy qui garde les troupeaux de Lycidas m'a dit qu'on disoit que le mariage estoit desja espousé, aux enseignes qu'il avoit ouy des haut-bois et une cornemuse pour faire danser les bergers et les bergeres.

Silvandre ravy du desordre de ces responce, mais confirmé parfaitement dans l'opinion que ce mariage estoit en effect accompli, se retira sans tesmoigner aucune chose de son transport, et sans recommander ses troupeaux à celuy qui en avoit la charge, comme n'ayant pas la volonté ny l'esperance de les revoir jamais. Il se jetta donc encore un coup dans le plus espais du bois, et apres avoir un peu marché, les forces venants à luy defaillir, un grand tremblement le saisit, qui fut cause que ne pouvant se soustenir, il s'appuya contre un arbre, et peu à peu se laissant aller en terre, il tomba tout au pied du tronc. Il fut là près d'une heure, comme esvanouy, mais enfin ne pouvant esperer de son mal le trespas qu'il alloit cherchant, il resolut de se donner luy-mesme le secours qu'il ne pouvoit attendre de personne.

En ce moment il fit bien cognoistre qu'on donne bien souvent à autruy des conseils qu'on ne peut prendre pour soy-mesme, car luy qui avoit blasmé si souvent ceux qui pour n'avoir pas assez de courage pour supporter une affliction, se laissent emporter au desespoir, fut le premier qui en commit la faute, et qui ceda à la violence de celuy qui le vint attaquer. Le plus grand ennemy qu'il eut alors, ce fut son imagination, qui ne luy representa jamais si bien l'obeyssance de Diane qu'il n'y trovast du sujet pour l'accuser d'un peu d'infidelité. Apres, repensant au bon-heur de Paris, et à sa propre infortune : Helas ! dit-il, que l'estat des hommes est conduit bien aveuglement ! Bons dieux ! faut-il que pour n'estre pas assez riche, ny assez cogneu, j'aye perdu en un moment tout ce que la longueur et l'assiduité de mes services m'avoient fait mériter auprès de cette volage bergere ! Qui vid jamais un siecle si depravé ? qui a jamais veu regner si peu d'ordre en la nature qu'il faille desormais juger des hommes par les biens, et les estimer riches par la seule chose qui n'est point à eux ? Ah ! Bellinde, ah ! Diane, que cette lascheté vous rend coupables.

Alors s'arrestant un peu : Mais insensé que je suis, reprenoit-il tout à coup, que je suis coupable moy-mesme de les accuser d'avoir failly au choix qu'elles ont fait, comme s'il defailloit quelque chose à Paris, de ce qui peut rendre un homme tres-accompli ! Non non, Bellinde, vous deviez à son merite ce que vous luy avez accordé, mais Diane se devoit elle-mesme à mon amour, elle seule est à blasmer, s'il y a du crime dans la trahison qu'elle a commise contre moy, car quelque grande que fust la naissance de Paris, et quelques vertus dont le Ciel, ait enrichy son ame, elle m'a tesmoigné plus d'affection qu'à luy, et c'est elle seule qui a permis à mon ambition d'aspirer à la gloire de la pretendre. Cependant, adjoustoit-il, la voilà, cette inconstante, qui, comme une victime immolée, brusle aujourd'huy sur un autel, dont Paris est le dieu ! La voilà, cette inhdelle qui rid, peut-estre, de mes malheurs, et qui n'a plus, d'autre soing que de perdre la memoire des serments qu'elle avoit faits à mon avantage. Ah ! cruelle, continuoit-il, je te voy mourir dans la douceur de ses embrassements, cependant que je meurs dans le desespoir où m'a réduit ton inconstance, je te voy, Diane, je te voy reprendre la vie dessus les levres humides de mon rival, mais je ne verray jamais revivre

mon esperance, car tu l'as trop bien estouffée sous la rigueur de ton changement. Ah! Paris, que de beautés sont aujourd'hui soumises à ta mercy! Que tu triomphes glorieusement de leurs despouilles! Ah! Silvandre, que tu es malheureux de les avoir désirées, de les avoir esperées, et d'avoir esté si miserablement esloigné du moyen d'en pouvoir jamais jouyr!

A ce mot il se tant, pour donner plus de liberté, aux sanglots que la douleur luy arrachoit de l'estomac; et apres avoir longuement souspiré, pensant tous jours aux delices, dont il croyoit que Paris estoit jouissant: Mais enfin, reprit-il tout à coup, à quoy te sert, pauvre et infortuné berger, de murmurer, ny contre les destins, ni contre elle? L'arrest qui a sousmis Diane à la puissance de Paris est irrevocable, et comme elle a eu assez de pouvoir sur elle-mesme pour y consentir, j'ay maintenant assez de liberté, pour faire de moy ce que je voudray. Disant cela, il se remit en memoire les dernieres paroles qu'il avoit ouyes de Diane, et sçachant qu'elles ne luy deffendoient de mourir, que jusqu'à ce qu'il sceust assurément la conclusion de son mariage: Pour le moins, dit-il alors, mes desseins n'auront plus d'obstacles, et. puis qu'il n'y a plus d'esperance dans mon ame, sa defence n'y doit plus avoir de lieu. Mourons donc, Silvandre, mais hastons-nous, puis que les destins le veulent, et que Diane y consent.

Alors, bien resolu de donner une fin à sa vie, il commença de songer aux moyens qui seroient plus propres à luy en faciliter le chemin; et apres avoir resvé sur les poisons, sur le fer, et sur l'eau: Ces remedes, dit-il en luy-mesme, sont, ce me semble, bien longs et bien incertains, pour estre appliquez à un si grand mal, et qui a besoin d'une assistance si prompte. Car, adjoust a-t'il, il est à craindre que, si je recherche le poison, je ne sois trompé comme Ligdamon le fut, et qu'ainsi je ne rende ma resolution trop connue; si j'employé le fer, Criseide se fit ouvrir les veines, et le sang qui se figea à l'ouverture de ses playes, fut cause qu'elle ne mourut point; si je me jette dans Lignon, il est bien moins en colere qu'il n'estoit, lorsque Celadon s'y noya, et j'aurois sujet de craindre qu'il donnast à quelques pescheurs le temps de me secourir, comme la Garonne fit à ceux qui sauverent Damon; ainsi je ne dois pas esperer que nul de ces trois moyens me puisse donner un trespas tel que je le desire. Alors se remettant encore à penser, de fortune il jetta les yeux sur le mesme rocher, d'où Laonice venoit considerer quelquefois les beautés que la plaine du Forests presentoit aux yeux de ses habitants; et s'estant imaginé qu'il estoit impossible qu'il ne perist, s'il s'alloit precipiter du haut en bas, il s'arresta à ce dernier genre de mort, et se levant avec un courage disposé à mourir: Ouy, dit-il, ce trespasera le plus honorable que je sçaurois choisir, et le plus convenable à l'estat de mon amour, car s'il est vray que les chastimens doivent estre esgaux en quelque façon aux offenses, n'est-il pas juste que si j'ay aspiré plus haut que je ne devois pretendre, je tombe d'une cheute qui me soit mortelle? Or, continua-t'il, ce rocher qui voisine le ciel, peut estre pris pour un symbole des perfections de Diane, qui ne sont pas moins eslevées par dessus le commun, qu'il l'est de la terre, je monteray jusqu'au plus haut, de mesme que par une vanité imprudente, j'ay creu pouvoir parvenir au plus haut de mes esperances, et plus me precipitant, je me verray presque reduire en poudre, comme j'ay veu convertir en fumeé tous les desirs que j'avois si temerairement conceus. Disant cela, il s'en alla du costé de Montverdun, choisissant toutefois les lieux les moins frequentez, pour n'estre point trouble en son dessein par la rencontre de personne.

D'autre costé Alexis ne fut pas plustost eschappée des mains de Leonide, qu'elle se disposa à l'execution du commandement, qu'Astree luy avoit fait. Et comme si les dieux eussent prisplaisir de rendre sa fortune esgale en quelque facon à celle de Silvandre, aussi-tost qu'elle fut en liberte, et que parmy les horreurs des tenebres qui la surprirent, eile eut dispute si la nuict estoit plus noire que sa douleur, ou que la cruaute d'Astree, elle commença de rechercher dans son ame quelque moyen, pour treuver une mort bien prompte. Il n'y eut invention de se

perdre qu'elle ne s'imaginast, mais un bon Genie, et peut-estre le mesme qui avoit inspire Astree, luy ayant persuade qu'elle ne pouvoit se perdre plus glorieusement qu'en aydant à disenchanter la fontaine de la Verite d'Amour, fut cause qu'elle s'arresta sur cette resolution. Le seul obstacle qu'elle trouva en son dessein, ce fut qu'elle doubta s'il se trouveroit jamais d'amante assez fidelle pour entreprendre ce qu'elle osoit. Car, disoit-elle en elle-mesme, Astree a sans doute trop de soing de sa vie, et puisqu'il faut que celle qui mourra ait vescu dans une fidelite inviolable, que scay-je si cette ingrante bergere ne s'est point noircie par le crime de quelque nouveau changement ? Diane, ce me semble, n'y scauroit pas estre receue, car elle a brusle de deux flames par l'amour des deux bergers qui l'ont servie, et Phillis qui jouyt à souhait de toutes les delices qu'on peut gouster dans une amitie toute sainte, n'abandonneroit pas Lycidas pour rien du monde.

Toutefois, s'escria-t'il tout à coup, ce n'est pas à toy, Celadon, à t'enquerir si curieusement des secrets que les dieux se reservent; contente-toy qu'il faut que tu meures, et qu'en attendant que le desespoir rende quelque amante compagne de ton sort, ce sera tousjours beaucoup d'en avoir ouvert le chemin, et d'avoir fait cognoistre à la posterite qu'il ne fut jamais d'amour plus pure ny plus veritable que la mienne. Alors il leva les yeux au ciel, et s'estant pris garde que les tenebres diminoient peu à peu, à cause du nouveau jour que la Lune sembloit redonner, il s'assit sur l'herbe pour attendre qu'elles fussent entierement dissipees ; mais comme il estoit lasse du chemin qu'il avoit desja fait, il ne fut pas plustost en terre, que flatte par la fraischeur du boccage, il fut enfin vaincu du sommeil, et dormit jusqu'au lendemain.

L'aurore le surprit dans cet assoupissement, et comme si elle eust voulu donner des larmes à la disgrace de ce berger, eile luy mouilla le visage de l'humidite de sa rosée. Fort peu de temps apres, il s'esveilla, et ne sachant s'il devoit s'affliger ou se resjouyr dequoy il avoit passe la nuict sans avoir rien avance en son dessein, tout à coup : Ce repos, dit-il, m'a servy heureusement pour attendre avec moins d'impatience le retour de cet aymable flambeau, qui doit estre tesmoin de mon amour et de mon courage. C'est aux coupables, continua-t'il, à fuir la clairte, mais à ceux qui ne font point d'action qui ne soit louable, le jour ne scauroit-il jamais luire trop clairement.

A ce mot Alexis se leva pour s'en aller, mais ayant ouy quelque bruit, elle s'arresta, et apperceut Silvandre, qui ayant rompu quelques branches qui s'opposoient à son passage, alloit traversant le bois avec assez de diligence. Le visage de ce berger, qui portoit tous les traits d'un desesperé, mit Alexis dans une extreme peine, parce que veritablement eile aymoist sa vertu, de sorte que desirant d'apprendre quel en pouvoit estre le sujet, et s'imaginant qu'elle ne luy devoit plus cacher ce qui la touchoit elle-mesme, elle se mit à le suivre, et resolut de ne le quitter point qu'elle ne l'eust longuement entretenu.

Silvandre cependant qui n'avoit rien dans la pensee que le desir de la mort, à chasque pas qu'il faisoit sentoist une nouvelle consolation dans son ame, dequoy il s'alloit approchant du lieu qu'il avoit choisy pour terminer ses j'ours ; si bien que sans penser que personne le pust suivre, et mesme sans jamais tourner la teste pour regarder derriere soy, il sortit du bois et monta jusqu'au plus haut rocher de ceux, qui voisoient Mont-verdun, ayant tousjours Alexis à sa suite, qui ne se pouvoit assez estonner de voir que Silvandre se donnast de la peine pour aller en un lieu que peut-estre jamais berger n'avoit eu la curiosite de visiter. Et là s'estant arreste : Grands dieux, dit-il, qui des le poinct de ma naissance, voulustes sousmettre mon ame à toutes sortes d'ennuys, et bien ! me voicy prest d'obeyr à cette fatalite, qui a suivy toutes les actions de ma vie, heureux en ce dernier moment, d'emporter cette assurance que je n'ay par aucun peche rendu mon ame ny coupable, ny complice des malheurs qui me sont arrivez.

Enfin, Diane, continua-t'il, j'ay treuve cet agreable remede qui devoit guerir toutes mes douleurs, et qui par une faveur qui n'est pas moins douce que commune, me va. délivrer des supplices que le Ciel me fait souffrir. Pardonnez-moy, Diane, si j'ay failly en quelque sorte au respect que je vous dois, et quelques grands qu'ayent esté mes manquements, je vous conjure sur toutes choses, de ne croire point que j'aye jamais manqué d'amour ; et vous, Bellinde, qui par une insupportable tyrannie, avez forcé Diane à recevoir les volontez et les embrassements de Paris, s'il arrive que ma mort vous soit connue, ne luy donnez pas des souspirs ny des larmes, c'est assez que ces rochers en pleurent desja de compassion, et que les zephirs se disposent à souspirer ma disgrace. Vous, cheres Divinitez, dont le soing et la providence veillent eternellement pour le bien de cette province, je ne vous demande pas qu'une fleur naisse de mon sang, mais je vous supplie bien que les marques ne s'en effacent point, et qu'apres moy la pointe de ces rochers ne soit jamais funeste à personne. Disant cela, il s'approcha du precipice, et Celadon, qui mouroit de peur qu'il se jettast, s'avança pour le secourir, mais comme il estoit sur le poinct. de le saisir, il s'arresta pour ouyr ces vers que Silvandre recita, regardant le peril où il s'exposoit.

ODE

Il veut mourir puisqu'il a perdu
l'esperance de posseder Diane.
Effroyables deserts, montagnes que la rage
Des vents impetueux bat eternellement,
Un cœur desesperé que la fortune outrage,
Vient dessoubs vos rochers bastir son monument :
Doncques o cavernes obscures,
Qui recelez vos ouvertures
En l'horreur de mille destours,
Estouffez-moy dans vos entrailles,
Et que les serpents et les ours
Y celebrent mes funerailles.

Vous torrents qui roulez parmy ces precipices,
D'où le bruit et Veffroy ne s'esloignent jamais,
Soyez de mon trespas les funestes complices,
Mon destin le commande, et je vous le permets.
Aussi bien desja ma memoire
Ternit l'esclat de vostre gloire,
Car ceux que vous rendez jaloux
Disent qu'au temps de mes allarmes
Lignon n'a jamais eu de vous
Autre eau que celle de mes larmes.

Et toy, divin object, ma Diane que j'aime,
Et qu'une tyrannie esloigne de mes yeux,
Croy, si tu me cheris,
que mon amour extreme
N'eust jamais attiré la colere des dieux,

Si cette extreme jalousie
Qui bourrelle la fantaisie,
Ne leur eust escrit dans le cœur
Qu'ils ne pouvoient, qu'avecque honte,
Souffrir qu'un berger just vainqueur
D'une beauté qui les surmonte.

Ah ! dieux ! que mon malheur anima de la sorte,
Pour nourrir la fureur du tourment qui m'espoingt,
Puis-je bien repensant aux maux que je supporte,
En ressentir la peine et ne blasphémer point ?
Non non, quand les fers et les flames,
Cruelles tortures des ames,
Devroient m'accabler aux enfers,
Je diray, malgré les supplices,
Que les malheurs que j'ay soufferts
Sont tesmoins de vos injustices.

Pour le moins, si les coups dont mon ame est atteinte
Pouvoient estre guéris par la longueur du temps,
J'accuserois l'humeur qui me pousse à la plainte,
Et fuyrois la rigueur du trespas que j'attends :
Mais quoy ! je n'ay plus d'espérance
Au cours de ma perseverance,
Car dés que mes premiers desirs
Vous treuverent inexorables;
Mon amour et mes deslairs
Firent vœu d'estre inseparables,
Mais Vestrange transport où mon ame demeure,
Les vents perdent en l'air tous les cris que je fais ;
Donc puisque ma raison ordonne que je meure,
Arrestons la parole et courons aux effects :
Montrons qu'en ce moment funeste
Un grand bien encore nous reste,
C'est que pour assouvir le sort
Je contente aussi mon envie,
Et que je ne donne ma mort
Qu'aux dieux qui. m'ont donné la vie.

Voicy d'un grand rocher les pointes toutes nues,
D'où je descouvre à plain la campagne et les eaux,
Que je suis eslevé, je marche sur les nues,
Et les pins arrogants me semblent des roseaux !
Mon corps, ta prison me tourmente,
Il faut que ta cheute m'exempte
De la commune loy des ans,
Que cherches-tu pour t'y resoudre ?

Voylà des abysmes beants,
Qui sont presis de te mettre en poudre.

Adieu beaux yeux, adieu soleils du Soleil mesme,
Je ne reverray plus vos aymables appas,
Car le Ciel qui me hayt autant que je vous ayme,
Reigle mes volontez par un autre compas :
Le cruel veut que je trespasse,
Mais quoy que sa colere fasse,
Ma Diane, je te promets
Que le feu secret qui m'enflame,
Malgré luy ne mourra jamais,
Si l'on ne fait mourir mon ame.

Cependant s'il advient que la pitié te touche,
l'estrange recit de mes jours effacez,
Permetts qu'un seul soupir eschappe de ta bouche,
Je seray satisfait de mes travaux passez :
Ou fay que de tes yeux humides
Coulent quelques perles liquides,
Est un devoir à mon tombeau,
Que l'honneur ne te peut defendre :
Je ne demande que de l'eau
Pour le sang que je vay respandre.

A ce mot il se voulut eslancèr, mais Alexis le saisissant : Tout beau, luy dit-elle, Silvandre, le Ciel ne veut pas que vous vous perdiez. Le berger alors se tournant à moitié troublé, et la regardant d'un œil qui portoit desja les marques du trespas : Trop pitoyable Alexis, luy dit-il, quel démon vous a conduitte icy, pour me retarder le contentement que les Dieux me promettent ? – Le plus favorable, sans doute, respondit Alexis, de tous ceux qui ont eu quelque soing de vostre vie. – Mais plustost, adjoust a Silvandre, le plus ennemy de tous ceux qui ont esté employez à la ruine de mon repos. – Quoy que c'en soit, reprit Alexis, sans le lascher des mains, pour ce coup, vous ne mourrez point, et si vous avez encore quelque respect, pour le rang que ma naissance me donne, vous m'accorderez la priere que je vous fay, qui est de m'escouter sur quelque chose qu'il faut que je vous communique.

Silvandre se voyant obligé d'obeir au commandement de Celadon, qu'il croyoit encore estre fille et druide, s'esloigna du bord de ce precipice, et tous deux estans un peu descendus, ils s'assirent sur un autre rocher, qui pour, n'estre pas du tout si pointu, faisoit comme une platte forme ; et là Celadon luy parla en ces termes : Vous vous estonnerez, Silvandre, du discours que j'ay à vous faire, d'autant mieux que vous-mesme avez esté dans l'aveuglement, qui a fait qu'Astrée, Diane, Phillis, Lycidas, et enfin tous les bergers et bergeres de Lignon, se sont deceus en ce qui regarde ma personne. Car il faut que vous sçachiez, Silvandre, que cette coiffure n'est nullement convenable à mon sexe, et que vous voyez bien devant vous les habits, d'une druide, mais sur le corps d'un berger, et pour vous le dire en un mot, de Céladon. A ce mot de Celadon, Silvandre demeura comme ravy, et Alexis en continuant : Et afin, luy-dit-elle, que vous puissiez Tendre à ceux qui me doivent survivre un tesmoignage de ma

discretion et de mon amour, je vous conjure d'ouyr avec patience le recit de ma fortune, et de vouloir apres cela m'accorder la supplication que j'ay à vous faire, et pour laquelle seulement je vous-ay suivy, ne sçachant pas que vous eussiez contre vous-mesme le mauvais dessein que vous m'avez tesmoigné d'avoir.

Silvandre, ne pouvant sortir de son estonnement, ne respondit pas un seul mot, mais le regardant fixement au visage, il fit cognoistre par son silence qu'il l'escouteroit volontiers, ce qui fut cause qu'il luy redit de poinct en poinct tout ce qui luy estoit arrivé depuis qu'il s'estoit précipité dans Lignon et luy ayant raconté de quelle façon Leonide l'avoit fait cognoistre à sa bergere : Or, adjousta-t'il, cette farouche, ou pour mieux dire, cette ingratte, au lieu de penser aux preuves qu'elle a desja receues de mon amour et de mon obeyssance, m'a commandé de mourir, et. me l'a enjoint si absolument, qu'il est impossible que je ne luy obeysse. Ce que je dwsire maintenant de vous, sage Silvandre, c'est que vous preniez la peine de dire à Lycidas que s'il luy reste quelque amitié pour moy, il ne faut point qu'il trouble mes Manes, et que je le conjure de ne se vanger point sur Astrée, des crimes que sa rigueur a commis contre luy et contre moy. Cependant je vay contenter cette inhumaine, et m'exposer à la rage des lyons et des lycornes, qui gardent la fontaine enchantée, pour obliger en quelque sorte la posterité, et pour donner à Silvandre mesme, le plaisir de sçavoir combien veritablement il est aymé de la bergere Diane.

A ce mot Alexis se teut, et Silvandre qui durant son discours avoit eu le temps de rappeler ses esprits, et de se confirmer dans la créance, que c'estoit vrayment Céladon qui parloit à luy, se jetta à son col, et l'embrassant : Ah dieux ! Céladon, luy dit-il, est-il possible que je vous revoye, et que parmy le desespoir qui m'oblige à mourir, je reçoive la consolation dont vostre présence me flatte ? Disant cela, les larmes luy vindrent aux yeux, et puis en continuant : Non, non, Céladon, il n'est pas juste, luy dit-il, qu'une colère, ou plustost une mauvaise humeur d'Astrée soit cause de la perte du plus beau et du plus aymable berger de Forests : Vivez, Céladon, vivez pour Astrée, et laissez moy seul achever le dessein que vous avez commencé ; je mourray, car je suis assez ridelle, et le mesme avantage que vous vouliez que je receusse en vostre mort, vous le devez attendre de la mienne. – Mais vous, Silvandre, répliqua Alexis, vivez pour Diane. – Helas ! reprit le berger en l'interrompant, et pourquoy, si Diane ne sçauroit plus vivre, que pour Paris ? – Pour Paris ? dit Alexis, toute estonnée. – Ouy, pour Paris, respondit. Silvandre, mais en attendant que vous puissiez apprendre de quelqu'autre, le sujet de mon transport, permettez-moy, cher Céladon, d'aller mouiller de mon sang les bords de cette fontaine ; c'est maintenant le seul object de mes desirs, et j'en suis dans une si grande impatience, qu'elle est seule capable de me faire mourir. – Sage Silvandre, reprit froidement Alexis, s'il eust esté juste que vous eussiez eu ce dessein, les dieux sans doute vous l'eussent inspiré comme à moy. C'est pourquoy je ne pense pas que vous ayez droit de vous obstiner sur ce, poinct, ny de me disputer un advantage, qu'autre que moy sans doute ne sçauroit jamais obtenir. – Pour le moins, dit Silvandre, permettez-moy de joindre ma fortune à la vostre, et treuvez bon que desormais nos jours ayent un mesme sort. Alexis s'en voulut defendre, mais le berger la sceut si bien persuader, qu'il fallut enfin qu'elle y consentist, et qu'elle le receust pour compaignon en cette glorieuse entreprise.



Partie à la recherche de Diane et d'Astrée, Phillis rencontre en chemin Lycidas qui lui indique, à quelques pas d'eux, l'entrée de la caverne située le long du Lignon où Céladon s'était autrefois retiré en croyant qu'Astrée s'apprêtait à épouser Corèbe. Dissimulée à l'intérieur de la caverne, Diane et Astrée entendent la conversation de Phillis et Lycidas. A l'arrière-plan, Alexis retient Silvandre, qui s'apprête à se jeter du haut d'un promontoire rocheux.